

Christopher Vasey

LE MYSTÈRE DU SANG

Alimentation et évolution spirituelle

Sommaire

Introduction	2
Pourquoi mange-t-on ?	3
Qu'est-ce que l'esprit ?	7
A quoi sert le sang ?	15
Le sang, pont pour l'esprit	21
L'influence du sang sur l'esprit Chapitre	32
L'influence de l'esprit sur l'irradiation du sang	43
Comment modifier les irradiations du sang ?	51
Postface	62
Bibliographie	63

Introduction

Le sang est considéré depuis toujours comme quelque chose de tout à fait particulier et mystérieux. Il a été mis en relation avec la vie et la force, avec les émotions voire les passions, mais également avec l'être intérieur de l'être humain, sans que l'on ait jamais pu expliquer clairement pourquoi.

La plupart du temps, les tentatives d'explications se cantonnent trop au domaine étroitement limité de la matière pour pouvoir saisir le rôle du sang dans toute son étendue. Le Message du Graal nous révèle en effet que son rôle n'est pas seulement d'irriguer l'organisme mais aussi d'être le pont ou l'élément de liaison entre le corps physique et l'esprit immatériel de l'être humain (l'âme).

L'esprit humain, notre moi véritable, le seul élément vraiment vivant en nous, est donc relié au corps grâce au sang. Cette connaissance permet de comprendre la relation du sang avec la vie, mais donne également un nouvel éclairage à des choses aussi variées que l'influence de l'alimentation sur la vie psychique, les tempéraments, les problèmes liés aux transfusions de sang, le phénomène de la possession, les dépressions, le processus de la mort...

Si la connaissance du rôle principal du sang nous permet de mieux nous comprendre nous-même en tant qu'être humain et, par là, nos semblables, elle débouche en plus sur des applications pratiques au niveau thérapeutique. De multiples bienfaits résultent ainsi de ce nouveau savoir sur le sang.

* * *

Les explications spirituelles qui vont suivre sont basées sur les connaissances données dans l'œuvre *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal* de Abd-ru-shin. Nous recommandons la lecture de ce livre à toute personne qui désirerait approfondir le sujet. Pour plus de renseignements : www.messagedugraal.org

Chapitre 1 : Pourquoi mange-t-on ?

Pourquoi mange-t-on ? La question paraît simple et personne n'hésitera à répondre que nous nous alimentons parce que notre corps a besoin de nourriture pour fonctionner. Pour être plus précis, il lui faut, d'une part, du carburant énergétique (hydrates de carbone et graisses) qui permet l'activité physique et maintient la température corporelle et, d'autre part, des matériaux de construction et de réparation (protéines et minéraux) pour faire face à la croissance et à l'usure des organes. La réponse semble d'autant plus évidente que nous sommes tous conscients que nous ne pouvons pas ne pas manger, puisque notre corps ne renferme pas la totalité des énergies dont il a besoin au cours de sa vie. Des apports extérieurs sont donc indispensables.

Dans l'esprit de beaucoup de gens, ne rien manger, jeûner, conduit à la mort en quelques jours. Bien que cela soit faux et qu'il faille plusieurs semaines, ou même plusieurs mois, pour que survienne la mort par inanition, il n'en reste pas moins vrai que la nutrition de notre organisme est une fonction essentielle. Nous mangeons pour permettre à notre corps de fonctionner et de subsister.

Mais est-ce la seule raison ? En examinant les différentes manières de s'alimenter et tous les régimes qui se distinguent du mode d'alimentation traditionnel, nous pouvons aisément constater que nous mangeons aussi pour beaucoup d'autres raisons et que l'alimentation peut également être utilisée pour atteindre des buts autres que la seule nutrition.

Par exemple, l'alimentation peut avoir un but thérapeutique. «Que les aliments soient tes seuls médicaments» recommandait Hippocrate, le père de la médecine. Effectivement, de nombreux aliments sont couramment utilisés pour leurs vertus curatives : les épinards et les œufs contre l'anémie, le riz en cas d'hypertension et de problèmes de reins, les pruneaux en cas de constipation, les produits laitiers pour éviter la décalcification, le jus de pomme de terre pour soigner les gastrites et les ulcères, etc. Les régimes occupent aussi une place importante en thérapeutique : régime riche en fibres alimentaires pour lutter contre la constipation, régime pauvre en graisses pour combattre les troubles cardio-vasculaires, régime riche en calcium lors des troubles de croissance. Non seulement les aliments choisis dans ces régimes nourrissent l'organisme, mais ils ont aussi une action thérapeutique puisqu'ils soutiennent, soulagent ou renforcent l'action des différents organes.

Parallèlement à son rôle dans la nutrition, l'alimentation peut être utilisée dans le domaine de la prévention. De nombreuses maladies sont aggravées par une alimentation inadaptée : il en est ainsi du diabète en cas de surconsommation de sucre, des problèmes de foie par excès de corps gras, etc. D'autres, par contre, sont directement provoquées par une alimentation inadéquate : l'artériosclérose par excès de corps gras, certains rhumatismes par surcharge en acides et certaines déficiences immunitaires par carence en vitamines. En choisissant judicieusement les aliments, c'est-à-dire en diminuant ou en supprimant ceux qui sont responsables des troubles ou en ajoutant ceux qui manquent, il est possible de faire de la prévention active uniquement par le biais de l'alimentation.

La nourriture peut également être utilisée dans un but esthétique : pour donner au corps une ligne particulière considérée comme idéale par celui qui suivra le régime en question. Les régimes amaigrissants ne se comptent plus. Mais il existe aussi des régimes pour prendre du poids, pour développer la musculature etc. La nutrition s'accompagne tout naturellement du

plaisir de manger. Toutefois, ce plaisir peut aussi être recherché de manière exagérée lorsqu'on le cultive et qu'on le développe jusqu'à ce qu'il devienne un penchant. Si la plupart des gens mangent pour vivre, certains finissent par vivre pour manger. Le plaisir initialement sain qui accompagne l'acte de manger se transforme en gourmandise, puis en glotonnerie. Les aliments ne sont alors plus utilisés pour nourrir le corps, mais pour satisfaire des envies.

Les buts spirituels de l'alimentation

L'alimentation n'a pas toujours des buts matériels comme ceux que nous venons de voir. Elle peut aussi avoir un but spirituel. Dans ce cas, l'objectif des régimes n'est pas tant d'avoir une influence sur le corps et sur son fonctionnement que sur l'esprit. Il s'agit le plus souvent de régimes restrictifs, c'est-à-dire de régimes dans lesquels un ou plusieurs aliments sont supprimés. Il est même courant que tous les aliments soient supprimés pendant une période plus ou moins longue et qu'un jeûne soit pratiqué.

Toutes les grandes religions monothéistes ont préconisé des périodes d'abstinence plus ou moins sévères pour atteindre un but spirituel. Les chrétiens ont le carême, période de 46 jours d'abstinence et de privations qui s'étend du Mardi gras au jour de Pâques. Le ramadan est le mois pendant lequel les musulmans s'astreignent à un jeûne entre le lever et le coucher du soleil. Les Juifs célèbrent le 10 octobre le Yom Kippour, la fête de l'Expiation, et observent à cette occasion un jeûne de 24 heures.

Dans l'Antiquité, le jeûne était pratiqué pour des raisons religieuses par les Phéniciens, les Assyriens, les Grecs et les Romains. En Égypte, les candidats aux mystères d'Isis et d'Osiris se préparaient par un jeûne pouvant durer de 7 à 42 jours. En Grèce, les participants aux mystères d'Eleusis jeûnaient de 7 à 9 jours.

Quelle est donc la raison d'être de ces périodes d'abstinence ? Quels sont les buts spirituels que l'on cherche ainsi à atteindre ?

A cause de leur caractère restrictif, on a souvent associé à ces périodes de jeûne et de privations l'idée de punition et de pénitence destinées à aider l'esprit à expier et à racheter ses péchés pour qu'il se libère du poids de ses fautes.

Il est par ailleurs bien connu en médecine que les jeûnes et les régimes très restrictifs ont un effet purificateur. Physiquement, cette purification s'opère de la manière suivante : lorsqu'un organisme ne reçoit plus de l'extérieur les substances nutritives dont il a besoin, il les puise dans ses propres tissus par autolyse. L'autolyse est un processus interne de digestion des chairs réalisé par les enzymes du corps lui-même. Littéralement, autolyse signifie : digestion (lyse) de soi-même (auto).

Heureusement, la sagesse qui gouverne les phénomènes naturels fait que cette autolyse des tissus se déroule de façon intelligente. Les tissus sont en effet autolysés en raison inverse de leur utilité. Ce sont avant tout les déchets et les résidus des métabolismes (toxines) et les tissus malades (kystes, dépôts graisseux, tumeurs) qui sont autolysés en premier. Quant aux tissus sains et aux organes, ils ne le sont que dans un deuxième temps. Le cœur et le cerveau en tant qu'organes essentiels ne sont pratiquement pas touchés par l'autolyse, même en cas de mort par inanition.

Étant donné que l'autolyse «brûle» les toxines et les tissus malades, il en résulte un nettoyage de l'organisme. Le sang est purifié et les organes débarrassés des déchets qui les encombraient, ce qui a pour conséquence la guérison de nombreux troubles causés ou entretenus par cette accumulation indésirable de toxines.

Parallèlement à l'épuration de l'organisme, une épuration de l'esprit semble aussi avoir lieu. Les jeûnes et les diètes sévères ont la réputation d'élargir la perception que nous avons de notre environnement en modifiant l'acuité de nos cinq sens. Ceux qui pratiquent des jeûnes d'une à plusieurs semaines disent souvent que leurs pensées se clarifient et qu'elles acquièrent une force qu'elles n'ont jamais eue en dehors des jeûnes. Le jugement s'affine lui aussi, et l'esprit s'ouvre à des intuitions et à des prémonitions fulgurantes et justes. De spectaculaires améliorations ou guérisons de dépressions, d'obsessions, et même de cas d'aliénation mentale ont été signalés.

Ces effets positifs sur l'esprit étaient certainement aussi ceux que recherchent les différentes religions. La purification du corps conduit à une sorte de purification de l'esprit en le rendant plus réceptif et plus ouvert à la fête religieuse à venir. En se dégageant de l'emprise du corps, des désirs et des besoins de la chair, l'esprit se tourne vers le haut, si bien que le contact avec les forces supérieures s'établit plus facilement. Si des périodes d'abstinence étaient préconisées sur une courte période comme préparation à des événements particuliers, des indications concernant l'alimentation à long terme ont souvent été données par les différentes religions. Toutes semblaient voir une relation évidente entre le facteur alimentaire et la vie spirituelle, et elles invitaient leurs fidèles à se préoccuper de l'un pour favoriser l'autre. En effet, si une courte période d'abstinence peut agir de manière positive sur l'esprit, une restriction moins sévère, mais suivie sur une longue période, ou durant toute la vie, sous forme d'un régime alimentaire particulier, ne pourra qu'avoir d'heureux effets.

L'influence de la viande

Que soient exclus l'alcool et les autres drogues qui renforcent l'influence des sens, tout en diminuant les facultés de contrôle de soi et les possibilités de jugement de ces régimes préconisés, n'étonnera personne. Mais qu'un aliment couramment consommé comme la viande soit écarté, ou totalement supprimé, est plus difficilement compréhensible.

A l'inverse des peuplades primitives qui mangent les yeux de leurs ennemis tombés au combat pour mieux voir, leur langue pour mieux parler ou leur cœur pour avoir plus de courage et de force, on a sans doute pensé qu'en ne mangeant pas de chair animale on éviterait de réveiller les forces animales présentes en chacun de nous.

Une forte consommation de viande augmente effectivement l'instinct sexuel et agit comme un stimulant sur l'être humain. Elle le rend plus actif et excitable, ou même agressif et violent. A l'opposé, il est bien connu qu'un régime sans viande relâche fortement les liens entre l'esprit et le corps. L'intérêt pour les choses matérielles est généralement moins fort et les passions physiques s'atténuent. La personne qui suit un régime de ce genre devient moins âpre au gain, moins ambitieuse et moins combative. Elle se désintéresse des buts et des biens matériels. Le contrôle de soi, de même que la maîtrise des désirs et des pulsions, est facilité. Une certaine ouverture vers les choses plus élevées se trouve ainsi favorisée.

Ces effets s'accroissent, mais de façon malade, lorsque le régime devient encore plus restrictif et que non seulement la viande mais aussi d'autres aliments sont supprimés. Cela

peut se produire avec le régime végétalien dans lequel seuls les végétaux (fruits, légumes, céréales et légumineuses) sont autorisés - contrairement au régime végétarien qui comprend encore les sous-produits animaux tels que les œufs et les laitages - ou avec le régime fruitarien dans lequel les fruits frais, secs et gras forment la base de l'alimentation.

Dans des cas extrêmes, la personne qui suit une cure de ce genre peut se désintéresser complètement des choses matérielles et perdre contact avec la réalité. Son entourage dira «qu'elle n'a plus les pieds sur terre», «qu'elle est toujours dans la lune» ou «qu'elle est dans les nuages». Elle-même affirmera d'ailleurs «s'être libérée de la matière et ne plus se sentir vraiment là.»

Alimentation et vie spirituelle

Les possibilités d'influencer la vie spirituelle et psychique par l'alimentation sont tellement connues que les occultistes n'hésitent pas à les utiliser, conjointement à d'autres techniques, pour favoriser le développement de pouvoirs spéciaux : hyperréceptivité des médiums, clairvoyance, clairaudiance, communications avec les esprits, illuminations ou visions.

De nos jours, de plus en plus de gens suivent des régimes alimentaires qui s'écartent des traditions ; ils n'agissent pas à l'origine dans un but spirituel, mais par souci de leur santé. Les bouleversements qui s'opèrent en eux les amènent ensuite à prendre également conscience des effets de l'alimentation sur leur esprit. Chez de nombreuses personnes, la recherche de la santé, qui était leur motivation première, se transforme en une recherche de développement de la personnalité à travers ... l'alimentation. Il n'est pas rare d'entendre ces gens parler de tous les progrès *spirituels* qu'ils ont accomplis depuis qu'ils ont changé leur alimentation.

L'alimentation a été utilisée depuis toujours dans un but spirituel et pas seulement pour nourrir l'organisme. On peut cependant se demander si cette action sur l'esprit est réelle ou si elle n'est qu'une illusion dont se bercent ceux qui suivent de tels régimes. La question mérite d'être posée, car personne n'a pu expliquer jusqu'à présent comment l'alimentation agit sur l'esprit, ni pourquoi la purification du corps entraîne la purification de l'esprit.

Si l'esprit s'identifiait au cerveau, cette influence s'expliquerait aisément. Une bonne nutrition offre en effet au cerveau tous les minéraux et vitamines dont il a besoin, et la purification du sang améliore la circulation et l'oxygénation cérébrale. Mais, dans les différentes approches que nous avons mentionnées, l'esprit est considéré comme le principe immatériel de l'être humain et il est pris dans le sens d'«âme». Il faut donc se poser la question de savoir comment une chose matérielle comme l'aliment peut avoir une action sur quelque chose d'immatériel comme l'esprit.

Même si le cerveau était le siège de l'esprit, nous nous trouverions malgré tout devant un problème de taille, car cela signifierait que l'évolution spirituelle dépendrait avant tout d'une bonne nutrition du cerveau, donc de l'alimentation, et non des efforts et de la persévérance de chacun.

Pour trouver une réponse à toutes ces questions et pour avoir une vision claire de la relation entre l'alimentation et l'esprit, il nous faut d'abord savoir exactement ce qu'est cet esprit sur lequel on veut agir.

Chapitre 2 : Qu'est-ce que l'esprit ?

De nos jours, il y a deux manières principales de considérer l'esprit: pour les uns, c'est quelque chose d'immatériel qui habite notre corps pendant la durée de notre séjour terrestre ; pour les autres, il est de genre matériel et siège dans notre cerveau. «Siéger» n'est pas le terme exact puisque, dans cette deuxième approche, l'esprit n'est pas considéré ici comme quelque chose de différent du cerveau, mais comme ne faisant qu'un avec lui.

Le cerveau, centre de la personnalité ?

Cette identification entre l'esprit et le cerveau se manifeste jusque dans les expressions de notre langage. C'est ainsi que l'on qualifie généralement l'activité cérébrale et mentale d'activité spirituelle. Ne dit-on pas des grands penseurs, des savants ou des intellectuels qu'ils sont des «hommes d'esprit» et que quelqu'un a «de l'esprit» lorsqu'il fait impression par la manière intelligente dont il s'exprime ?

Les découvertes scientifiques sur le cerveau semblent donner raison aux partisans de la seconde interprétation. En effet, les chercheurs ont découvert que le cerveau était divisé en différentes zones et que chacune d'elles était responsable d'une fonction bien précise. Il y a par exemple la zone de la vision, celle de l'audition, du mouvement des doigts ou du mouvement des jambes ; il y a également la zone de l'écriture, celle de la lecture, etc.

Des mesures faites à l'aide d'électro-encéphalogrammes très perfectionnés permettent de constater que, si une personne écrit, c'est la zone cérébrale du langage écrit qui entre en activité et non une autre.

Bien plus, des expériences faites à l'aide de minuscules électrodes introduites à travers la boîte crânienne ont montré que le fait de stimuler par un léger courant électrique une zone bien définie déclenchait l'activité correspondant à cette zone. Le sujet de l'expérience se mettait à parler si son centre du langage oral était stimulé, ou à lever le bras droit si c'était le centre du mouvement du bras droit qui était stimulé.

Quelle preuve veut-on de plus, disent les partisans de cette théorie, pour comprendre que toutes les facultés de l'être humain se trouvent dans le cerveau et, par conséquent, que le cerveau et l'esprit sont une seule et même chose, d'autant plus que la destruction de l'une des zones entraîne simultanément la destruction de la faculté en question. Lorsque le centre du langage oral est détruit, à cause d'une attaque cérébrale par exemple, le malade perd la faculté de parler.

Bien que les zones responsables de l'expression de la volonté et de la personnalité n'aient pas encore été découvertes, certains scientifiques affirment que ce n'est qu'une question de temps et que l'on pourra un jour définitivement rejeter comme fausse l'«hypothèse» de l'existence d'un esprit immatériel distinct du corps.

Cet espoir ne pourra cependant qu'être déçu, non seulement pour différentes raisons que nous allons aborder, mais aussi pour une raison que la science elle-même a déjà découverte. Sir John Eccles, prix Nobel de médecine pour ses travaux de recherche sur le cerveau, écrit dans son livre «Le moi et le cerveau» :

«Le cerveau, qui est une machine composée de neurones, n'est absolument pas en mesure d'effectuer l'intégration qui s'impose (c'est-à-dire de saisir toutes les composantes qui caractérisent notre condition humaine). Il faut à cet effet un esprit actif et indépendant, qui utilise le cerveau en tant qu'instrument. »

En d'autres termes, par sa structure même, le cerveau ne peut être le centre de la personnalité et ne peut donc être l'esprit. Ses possibilités de fonctionnement ne le lui permettent tout simplement pas.

Le cerveau, un outil à la disposition de l'esprit

Le cerveau n'est qu'une machine, une machine très perfectionnée, certes, mais tout de même une machine au service d'un principe supérieur indépendant et distinct du cerveau : l'esprit, véritable centre de notre personnalité.

Pour comprendre non seulement les possibilités mais aussi les limites des facultés cérébrales, on peut les comparer à celles d'un ordinateur, puisque le mode de fonctionnement du cerveau et de l'ordinateur sont similaires.

Un ordinateur ne peut absolument rien faire tant qu'on ne lui fournit pas des données, c'est-à-dire des informations sur lesquelles il peut travailler. En informatique, on parle de nourrir l'ordinateur ou de créer une banque de données. Mais cela ne suffit pas ! Il faut aussi que l'ordinateur soit instruit sur la manière de traiter ces données. Après tout, ce n'est qu'une machine, qui ne peut pas penser toute seule. Il faut, en le programmant, lui montrer comment procéder.

C'est seulement à partir de là que l'ordinateur pourra effectuer son travail qui consiste à grouper les données, à les classer, à les additionner, à les soustraire, à faire des moyennes, etc. Le travail qu'il exécute se fait sur le mode discursif, c'est-à-dire en procédant par étapes, par raisonnements successifs, en reliant une information à une autre pour en obtenir une nouvelle, celle-ci pouvant à son tour être intégrée dans la banque de données.

Les réponses que l'ordinateur peut apporter à nos questions sont toujours obtenues à partir des données qui lui ont été fournies.

Ce qu'il peut nous apporter est donc toujours dépendant de ce dont nous l'avons nourri au départ, si bien qu'il y a forcément une identité de genre entre les informations que nous lui fournissons et celles qu'il nous procure. Un ordinateur n'a pas la possibilité de créer quelque chose d'absolument nouveau et d'un genre différent. Il ne possède pas de facultés créatrices, il est seulement capable de combiner des éléments connus.

Il en va de même pour notre cerveau. Ce n'est que peu à peu, au cours des expériences de la vie quotidienne et de la scolarité, que lui parviennent les informations qui constitueront sa banque de données. C'est aussi par l'éducation et par l'expérience que le cerveau acquiert la manière de travailler ces données, c'est-à-dire la programmation.

Un ordinateur est capable de fournir un travail impressionnant ; malgré tout, il y a un certain nombre de choses qu'il ne peut pas faire. Il ne peut pas aimer son travail, il ne peut pas vibrer pour un idéal, il n'a pas le sens des responsabilités. Il ne parvient jamais de lui-même à faire coïncider son activité avec le sens du beau, ou avec celui de la justice, ou encore avec les

hautes valeurs que nous possédons, telles que le sens du bien et du mal. Il ne peut pas non plus être inspiré ni avoir de soudaines intuitions sur la manière de résoudre un problème. Il lui est tout aussi impossible de s'impatienter contre l'opérateur, d'être choqué du travail qui lui est demandé, de refuser de le faire, etc.

L'amour, la haine, la patience, le sens du beau et du bien ne sont pas des qualités que peut posséder une machine ; ce sont des caractéristiques propres à l'être humain, et plus précisément à l'esprit humain.

Le cerveau, qui a le même genre de capacités que celles de l'ordinateur, n'est donc pas capable non plus de ressentir le beau, le bon, le juste ... Ces qualités sont le propre de l'esprit. On aime avec son cœur, on s'impatiente, on s'émeut, on se révolte avec tout son être, et non avec le cerveau.

Faits confirmant l'existence de l'esprit

Si le cerveau et l'esprit sont deux choses bien distinctes et si le cerveau n'est que l'outil de l'esprit, il devrait être possible de trouver des faits ou des situations qui confirment cette réalité. Par exemple, des situations dans lesquelles l'outil (le cerveau) fonctionnerait d'après sa propre logique, mais en serait empêché par son utilisateur (l'esprit), ou encore des situations dans lesquelles l'utilisateur (l'esprit) vit quelque chose sans la participation de son outil (le cerveau), de la même manière qu'un informaticien peut vivre une vie indépendante de son ordinateur lorsqu'il quitte son lieu de travail.

L'un de ces faits a trait aux expériences dont nous avons parlé plus haut et qui concernent la stimulation des zones cérébrales grâce à des micro-électrodes. Précisons que ces stimulations sont faites à distance, donc à l'insu des volontaires. Dans ces expériences, l'expérimentateur peut obtenir une réaction déterminée de la part des sujets d'expérimentation en stimulant une zone cérébrale précise ; il pourra, par exemple, leur faire lever une jambe ou leur faire raconter une histoire drôle, les faire pleurer, les rendre peureux ou agressifs, suivant la zone stimulée.

Or, au cours de ces expérimentations, un événement tout à fait surprenant se produisit un jour.

Un des volontaires, stimulé dans la zone adéquate devint très agressif et menaçant à l'encontre de l'expérimentateur. Serrant les poings, il s'exclama : «Heureusement que je ne vous veux pas de mal, Docteur, sinon...»

Le sujet de cette expérience s'était senti poussé à être violent, mais il s'était retenu. La décharge électrique avait déclenché une réaction d'agressivité en agissant au niveau du cerveau mais, chez le volontaire, il y avait autre chose qui pouvait freiner cette agressivité et contrôler le cerveau. Le cerveau avait été soumis à une instance supérieure : l'esprit qui, lui, ne pouvait être influencé par la décharge électrique.

Un autre fait illustrant bien que l'esprit est distinct du cerveau et n'est pas atteint par ce qui arrive à ce dernier, est en relation avec la destruction des zones cérébrales. Comme on l'admet généralement, pareille destruction entraîne celle de la faculté correspondante. Certains rapports (Jean du Chazaud, «Ces glandes qui nous gouvernent») citent le cas d'un homme qui dut subir l'ablation totale de l'hémisphère gauche du cerveau. A cause de la disparition du

centre correspondant, il perdit totalement la faculté de parler. Pourtant, contre toute attente, huit mois après, il reparlait normalement !

La première question qui se pose est celle de savoir comment la faculté de parler a pu être retrouvée, puisque le centre du langage avait été détruit. On peut aussi se demander à partir de quoi ce centre s'est reconstitué, puisque les données qu'il contenait avaient disparu.

Si l'esprit et le cerveau sont une seule et même chose, ces questions restent sans réponse satisfaisante. La destruction du centre devrait rendre impossible la réacquisition du langage. La reconstruction n'étant pas due à un transfert d'information d'une partie du cerveau à l'autre, comment a-t-elle eu lieu ?

Si l'on aborde ces questions dans une optique différente, en considérant le cerveau comme l'outil de l'esprit, la situation devient claire. Le centre du langage, situé dans le cerveau, n'est qu'un lieu de stockage d'informations concernant le langage, mais non le véritable centre du langage qui, lui, est dans l'esprit.

Ce n'est pas l'outil qui pense et qui parle, mais l'utilisateur (l'esprit) à travers ses outils (le cerveau et les organes de phonation). La destruction des informations stockées dans un ordinateur n'efface pas simultanément les connaissances de l'utilisateur, qui peut facilement en nourrir une nouvelle fois son ordinateur et le programmer en conséquence. Dans le cas qui nous occupe, l'esprit a pu recréer un centre du langage dans une autre partie du cerveau, puisque toutes les données de base étaient déjà en lui. Il s'agissait moins de réapprendre que de transférer des informations de l'esprit au cerveau.

Indépendance de l'esprit

Citons maintenant quelques exemples dans lesquels l'esprit vit une expérience sans la participation du cerveau.

Commençons par le témoignage d'une expérience vécue par une malade lors d'un séjour à l'hôpital, expérience plus courante qu'on ne le croit.

«... j'étais à l'hôpital de Sion à cause d'une crise de diabète. On m'avait soignée ; j'allais mieux. C'était le matin, je ne me souviens plus de tous les détails. Ce que je sais, c'est que je me suis promenée dans la chambre, parfaitement dédoublée.

Je sentais bien que je flottais : j'étais légère. Tout d'un coup, d'en haut, j'ai vu une vieille femme affalée sur un lit, qui paraissait dormir. Je ne me suis pas reconnue tout de suite.

Il y a eu un bruit assez violent ; je ne peux pas situer sa provenance. Il m'a comme ébranlée, et c'est alors que j'ai pris conscience que c'était moi qui gisais sur le drap, enveloppée de ma robe de chambre pleine de taches. Je me suis fait cette réflexion : «Voilà, il faut que je réintègre cette grosse femme écroulée. Le faut-il absolument ?» Ce n'était pas une réflexion parlée, mais pensée.

Il fallait que je réintègre mon corps. Le moment n'était pas encore venu de l'abandonner ; je m'y suis péniblement glissée comme si j'avais été un nuage de gaz ou encore de l'eau qui pénétrait, par les pores de la peau, cette personne qui était moi.

Au bout d'un moment, j'ai ouvert les yeux. J'ai vu la chambre, la dame malade dans le lit à côté. J'étais sur le mien, dans ma robe de chambre tachée. Comment le voyage s'est-il fait ? Comment suis-je sortie de mon corps ?» (Marie Métrailler, «Poudre de Sourire»)

Si la malade se demande comment elle est sortie de son corps, nous pourrions aussi nous demander : «Qu'est-ce qui est sorti de son corps ?» Ce n'est certes pas son cerveau. Et pourtant, cette dame vivait et ressentait encore quelque chose. Elle avait vu son corps affalé sur le lit, elle avait entendu un bruit et en avait été ébranlée. Elle avait alors pensé qu'elle devait réintégrer son corps et s'était déplacée pour s'y glisser à nouveau.

Quelqu'un qui douterait de la véracité de ce récit ou de ces explications invoquerait le fait qu'il ne s'agit peut-être que d'une illusion. Il dirait que la malade a eu l'impression de quitter son corps, mais qu'elle rêvait, qu'elle était toujours restée dans son corps et que tout se passait «dans sa tête». Si tout s'était passé dans sa tête, il est exact qu'elle aurait vécu cette situation avec son cerveau, ce qu'un électro-encéphalogramme aurait pu révéler.

C'est pourquoi il est intéressant de prendre un autre exemple dans lequel un électro-encéphalogramme a été fait et s'est révélé négatif, bien que la personne en question ait vécu une situation tout à fait réelle et impressionnante pour elle.

En médecine, l'encéphalogramme plat et la cessation des battements du cœur sont les signes nécessaires et suffisants pour déclarer qu'une personne est décédée. De tels examens sont pratiqués, en salle de réanimation par exemple, sur une personne accidentée ou gravement malade, pour déterminer si les efforts pour la ramener à la vie ont abouti.

Si ces examens montrent qu'un accidenté n'est plus en vie, personne ne s'attend à ce qu'il ait pu voir, se mouvoir ou ressentir quelque chose lorsqu'il était «mort», puisqu'il était... mort ! Pourtant, telle est bien l'expérience bouleversante faite par des milliers de gens et que nous relate un médecin américain, le Dr Raymond Moody.

Dans ses livres, il cite de nombreux cas de malades ou d'accidentés qui lui ont raconté ce qu'ils avaient vécu alors qu'ils étaient morts, c'est-à-dire pendant la période, plus ou moins longue selon les cas, comprise entre le moment où le cœur avait cessé de battre et le cerveau de fonctionner et celui où les efforts de réanimation avaient été couronnés de succès.

Ces récits ne peuvent être que véridiques, ils ont été racontés - et vécus - par des personnes d'âge et de sexe différents, qui ne se connaissaient pas, n'avaient aucun contact entre elles et appartenaient à des milieux sociaux et culturels très divers.

Ce qui est frappant également, c'est que toutes ces personnes ont raconté de manière similaire le déroulement de leur vie juste après la mort, ce qui donne à penser que, là encore, des lois naturelles précises sont à l'œuvre et régissent le déroulement des événements.

Mais le plus remarquable - et c'est là où nous voulions en venir - c'est que, pendant que ces personnes vivaient les événements qu'elles ont décrits, leur électroencéphalogramme était plat : leur cerveau n'y participait pas !

Pour ceux qui penseraient que le cerveau devait malgré tout être relié d'une façon ou d'une autre à l'événement, citons encore un exemple dans lequel ce que vit l'esprit est retransmis, non par le cerveau que la personne utilisait à l'époque de l'événement, mais par un autre cerveau, celui qu'elle possède au moment où elle raconte ce qui lui est arrivé.

Dans toutes les parties du globe, dans chaque nation, race, ethnie et milieu culturel, des enfants relatent des faits qu'ils prétendent avoir vécus, mais qui n'ont pas eu lieu dans leur vie

actuelle. Ces récits sont racontés à l'état de veille, et les enfants les considèrent, à la grande surprise de leurs parents, comme des événements parfaitement réels.

Voici l'histoire typique de la petite Maria qui habitait dans un village en Illinois, aux Etats-Unis, et qui décéda à l'âge de 15 ans. Trois ans plus tard, après avoir déménagé dans une autre ville, sa mère met au monde une petite fille à laquelle elle donne le nom de Nelly. Celle-ci insiste pour qu'on l'appelle... Maria ; elle prétend que c'est son vrai nom, celui que ses parents lui donnaient autrefois.

Au cours d'un voyage qu'elle fait pour la première fois dans le village en Illinois, la petite Nelly reconnaît aussitôt la maison dans laquelle sa famille habitait autrefois ; elle reconnaît également différentes personnes, alors qu'elle ne les avait encore jamais rencontrées, du moins dans cette vie.

Nelly fait une description exacte de l'école de la ville et manifeste le désir de s'y rendre. Arrivée sur place, elle se dirige sans hésiter dans sa salle de classe et désigne le banc que Maria avait occupé autrefois.

Des récits de ce genre pourraient être qualifiés d'inventions si la quantité des faits relatés et surtout la précision des détails donnés par les enfants n'avaient pu être vérifiés sur place, auprès des parents et des voisins qui entouraient l'enfant dans son autre vie. C'est à cette tâche que s'est attelé le chercheur Ian Stevenson en effectuant des vérifications draconiennes et systématiques de plus de 1700 cas. Il arriva à la conclusion que les récits contrôlés étaient authentiques et qu'il s'agissait véritablement d'événements vécus par ces enfants dans une vie antérieure.

Si certains ont du mal à accepter cette conclusion, cela vient du fait que l'on considère généralement que la mémoire des événements est uniquement stockée dans le cerveau. Ainsi, à la mort de Maria, pour reprendre notre exemple, tout ce que son cerveau avait enregistré avait été détruit en même temps que lui lors de la décomposition de son corps. Or, Nelly fut capable de raconter les événements passés, bien que son cerveau n'y ait pas participé et n'ait par conséquent pas pu les enregistrer.

Ces souvenirs n'étaient donc pas stockés dans le cerveau de Maria, mais dans quelque chose qui avait survécu au cerveau et que l'on retrouve en Nelly : ce «quelque chose» n'est pas corporel, mais immatériel : c'est *l'esprit*.

Qu'est-ce que l'esprit

Les quelques exemples qui précèdent nous ont montré que l'esprit et le cerveau sont deux choses bien distinctes et que, si le cerveau est incontestablement d'origine matérielle, l'esprit, quant à lui, doit être d'une autre nature, d'une nature immatérielle. Mais il nous reste à voir ce qu'est réellement l'esprit.

A cet effet, nous allons tout de suite aborder la définition de l'esprit, «seul élément réellement vivant en l'être humain», définition qui nous est donnée dans l'œuvre «Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal» de Abd-ru-shin, œuvre qui est à la base de toutes les explications données dans ce livre :

«L'esprit, ce n'est ni l'ingéniosité ni l'intellect. L'esprit n'est pas non plus l'érudition acquise. C'est donc une erreur de dire de quelqu'un qu'il est «plein d'esprit» lorsqu'il a beaucoup lu, étudié et observé, qu'il sait en parler avec aisance ou qu'il brille par des saillies et des réparties intellectuelles.

L'esprit est tout autre chose. Il est d'une constitution indépendante, issu d'un monde avec lequel il est en affinité, un monde différent du plan auquel appartient la Terre et, par conséquent, le corps. Le monde spirituel se trouve plus haut, il forme la partie la plus élevée et la plus légère de la Création. Cette partie spirituelle en l'être humain a pour mission, de par sa constitution, de retourner dans le spirituel dès l'instant où toutes les enveloppes matérielles se seront détachées d'elle. L'aspiration à ce retour se libère à partir d'un stade bien défini de maturité et elle conduit alors l'esprit vers le haut, vers son affinité, dont la force d'attraction l'élève.

L'esprit n'a rien à voir avec l'intellect terrestre, mais seulement avec la qualité que l'on désigne sous le nom de «sensibilité». Être spirituel équivaut donc à être «plein de sensibilité» et non hautement intellectualisé.» (tome 1, conférence 19)

Cette définition ne dit pas seulement que l'esprit ne fait pas partie du corps (et n'est donc pas le cerveau), mais elle précise l'origine de ces deux éléments : l'esprit vient du plan spirituel, le paradis, alors que le corps appartient au plan terrestre. Cette définition est par conséquent en parfait accord avec l'enseignement du Christ. Lorsque le Christ dit : «L'esprit est prompt, mais la chair est faible», cela ne signifie-t-il pas que, si l'esprit n'est pas faible comme l'est la chair, c'est qu'il est d'une autre nature qu'elle ? En d'autres termes, l'esprit n'est pas fait de chair ; ne faisant pas partie du corps, il ne fait donc pas partie du cerveau.

L'esprit est issu du paradis et peut y retourner après un chemin évolutif qui l'amène, entre autres à s'incarner dans un corps physique. Entre autres parce que, entre le plan spirituel et le plan terrestre, il existe d'autres plans de différentes natures que le Christ mentionna brièvement en faisant allusion aux nombreuses demeures (plans) dans la maison de Son Père (la Création).

En traversant ces différents plans pour venir s'incarner sur terre, l'esprit revêt les unes après les autres les enveloppes ou corps appartenant à ces différents plans, la dernière étant le corps physique que nous connaissons. La plus connue de ces enveloppes subtiles est le corps astral. Elle est la plus connue, parce que son genre est le plus proche de celui du corps physique.

Esprit et âme

La nécessité de s'incarner, c'est-à-dire d'entrer (in) dans un corps de chair (carne) de même constitution que le plan dans lequel pénètre l'esprit, s'explique logiquement. En effet, l'esprit a besoin de ce corps pour percevoir le plan en question, il lui sert d'instrument pour voir, sentir et se mouvoir. Sans le corps, l'esprit n'aurait aucun contact avec ce plan et ne pourrait pas y agir, la différence de genre ne le permettant pas. Le but de l'incarnation, qui est de faire des expériences vécues sur terre en vue de la maturation de l'esprit, ne pourrait être atteint.

L'esprit n'a pas un rôle secondaire, ce n'est pas un accessoire mis à notre disposition. L'esprit, c'est nous. Le corps physique, le corps astral et les corps subtils ne sont que des enveloppes ou des outils pour le moi réel qu'est l'esprit.

Abd-ru-shin nous précise même : *«L'esprit est tout, il est l'être réel, donc l'homme lui-même. Lorsque, muni d'autres enveloppes, l'esprit porte en plus le corps physique, il se nomme alors*

homme terrestre. S'il dépose sa dépouille charnelle, les hommes de la Terre le considèrent comme une âme. Dépose-t-il par la suite les autres enveloppes délicates qui l'entourent encore, il demeure alors uniquement esprit ce que, selon sa nature, il était depuis toujours.

Les différentes désignations concernent donc uniquement la nature des enveloppes qui entourent l'esprit, enveloppes qui, d'elles-mêmes, ne pourraient exister si elles n'étaient embrasées par l'esprit.» (tome 3, conférence 51)

Cependant, si le corps physique est en affinité avec le plan de matière dense, l'esprit n'est pas plus en affinité avec ce corps qu'il ne l'est avec le plan matériel.

Comment se fait-il que l'esprit puisse s'incarner dans le corps, en prendre possession, l'animer et le diriger ?

Qu'est-ce qui lui permet de jeter un pont par-dessus la différence de constitution ? Ce pont est constitué par les différents corps dont l'esprit s'enveloppe au cours de sa descente depuis le plan spirituel jusqu'au plan terrestre.

Cependant, à bien y réfléchir, les différents corps appartiennent à des plans distincts et sont par conséquent de constitution différente. La question reste donc ouverte : comment l'âme, c'est-à-dire l'esprit entouré de ses différentes enveloppes, peut-elle se lier au corps physique ? La réponse à cette question, nous révèle le Message du Graal, est en rapport avec le sang.

Chapitre 3 : A quoi sert le sang ?

On admet généralement que le sang a pour fonction d'irriguer les tissus organiques afin que les cellules aient constamment à leur disposition de l'oxygène et des substances nutritives. On lui reconnaît aussi un rôle au niveau de l'évacuation des déchets et une fonction de transmission des messages hormonaux d'une cellule à l'autre.

On sait d'autre part que le sang joue un rôle important dans le système de défense organique.

D'après les découvertes de la science, le rôle du sang est de servir le corps qui trouve en lui un serviteur fidèle et l'utilise pour réaliser de multiples travaux. Hiérarchiquement parlant, le corps occupe donc la première place, et le sang - dans son rôle indispensable, mais néanmoins subalterne - la seconde.

Mais en est-il bien ainsi ? Le sang a-t-il vraiment un rôle subalterne ?

Le sang est-il au service du corps ?

Cette question va au-delà du simple intérêt scientifique ou intellectuel. Comme nous allons le voir, elle nous ouvre des horizons insoupçonnés sur le chemin de la connaissance de nous-mêmes.

Établir une hiérarchie entre le sang et le corps revient à se poser la question : Le sang est-il là pour le corps, ou est-ce le corps qui est là pour le sang ?

L'interdépendance du sang et du corps semble si étroite qu'il peut paraître impossible de déterminer à qui revient la première place. Pourtant, en réfléchissant sur des faits bien connus, nous pourrions trancher sans que la moindre contestation soit possible.

La première observation a trait à la dialyse. Lors de cet acte médical, on extrait le sang artériel du corps pour le faire passer à travers un appareil conçu spécialement pour l'épurer de ses déchets, l'urée par exemple, le sang épuré étant ensuite réintroduit au niveau d'une veine. Cette épuration artificielle est pratiquée chez les malades dont les reins sont trop endommagés pour effectuer eux-mêmes l'épuration du sang.

Or, il s'avère que lors d'une dialyse d'une durée de 24 heures, on arrive à éliminer 300 à 400 grammes d'urée, alors que la seule présence de 2 grammes par litre de sang est considérée comme très dangereuse. Notre corps ne possédant que cinq litres de sang environ, d'où viennent les 300 ou 400 grammes d'urée ? Ils n'étaient évidemment pas stockés dans le sang, puisque la présence de quelques grammes est mortelle, mais ils avaient été refoulés dans le corps, plus précisément dans les tissus organiques, et n'ont pu être remis en circulation que grâce à la dialyse.

Si le corps est ainsi sacrifié et doit faire à lui seul les frais de l'intoxication à l'urée pour permettre au sang de conserver une composition stable, cela ne signifie-t-il pas que le sang est plus important que le corps et que, dans ce cas, c'est le corps qui est au service du sang ?

Le premier rang occupé par le sang est également mis en évidence dans la situation inverse, quand le danger qui menace l'équilibre du sang n'est pas un excès de substances nocives,

comme dans l'exemple précédent, mais un manque de substances utiles. Normalement, le sang contient un certain nombre de substances basiques (calcium, sodium, etc.) qu'il peut utiliser pour neutraliser (système tampon) les acides qui menacent son pH, c'est-à-dire son degré d'acidité. Lorsque les apports d'acides sont trop importants et réguliers, ces minéraux basiques s'épuisent et un autre système de défense se met en marche : des minéraux alcalins sont prélevés dans différents tissus du corps, comme le squelette, les ongles, la peau ou les cheveux, afin de rétablir le pH sanguin.

Cette réaction de défense est indispensable, car si le pH du sang s'éloigne trop du pH idéal, le corps ne peut plus fonctionner correctement, il tombe malade et des troubles de la conscience apparaissent.

L'organisme recourt donc aussi souvent que nécessaire à ce système de défense, ce qui comporte un certain risque, car le corps peut ainsi se déminéraliser dangereusement.

En effet, lorsque la cause du déséquilibre du pH n'est pas supprimée, les prélèvements continus de minéraux alcalins dépouillent le corps de ses minéraux essentiels et le transforment en une véritable épave : les os se décalcifient et deviennent poreux ; les dents se carièrent, s'effritent et tombent ; la peau se fissure, etc.

Ici encore, l'importance primordiale du sang apparaît nettement, car on assiste à un véritable sacrifice du corps en sa faveur. Pour maintenir la composition idéale du sang en minéraux alcalins, des minéraux sont puisés dans les tissus et les organes, même si ces derniers se lésionnent gravement.

Les deux exemples cités ne sont ni particuliers ni uniques. Les mêmes réactions de défense ont lieu avec d'autres déchets que l'urée et avec d'autres substances nutritives que les minéraux alcalins. Il est d'ailleurs bien connu en physiologie que l'organisme travaille constamment pour que le sang ait un taux idéal de vitamines, de minéraux, d'acides aminés, etc. en puisant ceux-ci dans le tube digestif ou, si l'alimentation ne les lui fournit pas, dans les tissus. Le corps peut donc tomber gravement malade dans le seul but de sauver le sang.

Contrairement à ce que l'on pense généralement, le sang est donc moins là pour le corps, que le corps n'est là pour le sang. Le corps est en réalité au service du sang : il est son subordonné ; il a un rôle secondaire et doit veiller, à l'aide de toutes les ressources dont disposent ses organes, à maintenir la composition idéale du sang. Sans le sang, le corps ne peut rien, il meurt.

Comme le dit fort justement la sagesse populaire : «le sang, c'est la vie». Cette liaison avec la vie est la raison pour laquelle le sang fait naître de si puissantes impressions. Lorsqu'il coule dans les veines, c'est la vie qui coule en nous. Lorsqu'un vaisseau se rompt et que le sang coule à flots, c'est la vie qui s'en va, qui quitte l'être humain. «Le sang est un suc tout particulier», disait Goethe ; il a en fait un caractère sacré.

L'hymne au sang, chanté par l'homme, n'a pu naître que parce que celui-ci occupe la première place. S'il n'avait qu'un rôle subalterne par rapport au corps, c'est un hymne au corps et non au sang qui serait chanté !

En apparence, il y a une contradiction dans le fait d'attribuer le premier rôle au sang puisque, d'après les connaissances physiologiques que nous possédons, c'est le corps qui forme le sang. Le second, c'est-à-dire l'inférieur, formerait donc le supérieur ? Comment cela est-il possible ?

On pourrait être tenté de dire, comme Paul Valéry, que l'un est aussi important que l'autre : *«Tout l'organisme n'a d'emploi qu'à la reconstitution de son sang (...) Mais ce sang lui-même n'a d'autre emploi que de reverser à l'appareil qui le régénère ce qui est nécessaire à cet appareil pour qu'il fonctionne. Le corps fait du sang qui fait du corps qui fait du sang...»*

Cette manière de voir ne clarifie pas les choses, mais nous enferme dans un cercle vicieux.

Les exemples que nous avons donnés plus haut ont montré ce qui se passe dans des situations extrêmes, lorsque l'organisme dans son ensemble, corps et sang, est menacé. Les priorités sont claires : le corps est sacrifié pour sauver le sang. Le sang est par conséquent le plus important, et le corps n'est là que pour le sang.

Mais ici se pose alors une question fondamentale : si le corps est là pour le sang, pour qui le sang est-il là ? En effet, si le sang est plus important que le corps, l'élément pour lequel le sang est là doit être plus important encore. Mais quel est-il ?

Pour qui le sang est-il là ?

Pour répondre à cette question, nous allons faire une nouvelle fois appel à l'œuvre «Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal», dont l'approche spirituelle offre des vues larges et complètes, ce que ne peut offrir la science matérialiste qui s'est volontairement limitée à la seule matière dense. Dans cet ouvrage, le premier rôle du sang humain est défini ainsi :

«Il (le sang) doit former le pont pour l'activité de l'esprit sur Terre, donc dans la matière dense !

«Quoique bien simple, cet énoncé contient cependant la clé de tout le savoir sur le sang humain.» (tome 3, conférence 14)

L'élément plus important pour lequel le sang est là est donc l'esprit. Le sang doit être présent pour former le pont. Sans le sang, l'esprit ne pourrait s'incarner et rester incarné dans le corps physique qui lui sert d'outil lors de son séjour terrestre. L'esprit n'est donc pas lié directement au corps, mais au sang et, par lui au corps. On comprend ainsi pourquoi le corps travaille si activement pour le sang et se sacrifie même pour lui. Sans lui, pas de pont, donc pas de vie. Si le corps est en vie, ce n'est pas grâce au sang, mais grâce à l'esprit, «le seul élément réellement vivant en l'homme»... par l'intermédiaire du sang.

L'irradiation du sang

Étant donné que le sang est de nature matérielle, il n'est, pas plus que le corps, de même constitution que l'esprit entouré de ses enveloppes. Un maillon supplémentaire doit encore être présent pour réaliser un pont entre les deux, et ce maillon est l'irradiation du sang :

«L'irradiation du sang constitue donc en réalité le véritable pont pour l'activité de l'âme, mais cela seulement lorsque ce sang est d'une composition bien déterminée appropriée à l'âme en question.» écrit Abd-ru-shin dans la même conférence.

Comme tous les corps, le sang irradie, c'est-à-dire qu'il émet des radiations invisibles qui se propagent en rayonnant sous forme d'ondes. Ces ondes sont donc plus éthérées que le sang, elles sont d'une autre constitution que lui, et cette constitution se rapproche beaucoup - sans toutefois être exactement la même - de celle du corps astral qui, mis à part le corps physique, est l'enveloppe la plus dense qui entoure l'esprit. Cependant, le corps astral lui aussi irradie. Les irradiations les plus grossières qu'il émet rejoignent les irradiations les plus fines qui émanent du sang et, à elles deux, ces irradiations forment le pont. Celui-ci n'est donc pas une liaison entre le corps astral et le corps physique, mais une liaison entre le corps astral et le sang qui circule dans le corps physique.

L'esprit est donc relié au corps, non par un lien matériel, mais par un lien subtil : par un pont d'irradiations de même genre que celui qui maintient deux aimants l'un contre l'autre. Ce qui lie les deux aimants n'est pas visible, mais le lien n'en est pas moins très solide !

Les irradiations n'ont pas seulement pour rôle de lier l'esprit au corps, elles servent aussi de voie de communication. Les informations qui sont reçues par les cinq sens du corps physique sont centralisées dans le cerveau puis, après avoir été affinées, elles sont transmises, à l'esprit par le pont d'irradiations. A l'inverse, la volonté de l'esprit humain - c'est-à-dire l'orientation qu'il choisit de donner aux événements - est transmise par ce même pont d'irradiations, au cerveau qui s'occupera de leur réalisation sur le plan de la matière dense.

Il est nécessaire que le pont d'irradiations soit de bonne qualité pour que la transmission des informations se fasse bien. Dans le cas contraire, la situation est identique à celle d'une personne qui n'arrive pas à capter clairement une émission de radio parce que la longueur d'onde du récepteur n'est pas la même que celle de l'émetteur. Il en résulte une transmission brouillée et donc inaudible. Mais ce qui n'a pas une grande importance pour quelqu'un qui écoute un programme à la radio, devient catastrophique lorsqu'il s'agit de la communication vitale entre l'esprit et le cerveau, autrement dit, entre notre moi profond et notre conscience diurne.

Pour vivre pleinement la vie terrestre, notre esprit a absolument besoin d'une irradiation sanguine forte et saine. Celle-ci doit, d'une part, offrir une puissante résonance aux vibrations provenant de son entourage terrestre et, d'autre part, constituer un levier solide grâce auquel il pourra se manifester pleinement dans la matière. Or, l'irradiation du sang, précisait la dernière citation, dépend de la composition du sang.

Toute modification de cette composition entraîne une transformation de l'irradiation sanguine et, par là même, une modification de la liaison esprit-corps. Si le corps travaille aussi activement pour que le sang puisse conserver une composition idéale, ce n'est pas seulement pour que les cellules puissent à tout moment disposer des substances nutritives dont elles ont besoin, mais c'est avant tout pour maintenir constamment le parfait état du pont d'irradiations.

Un pont, quel qu'il soit, a au minimum deux points d'appui : un sur chaque berge. Il en va de même ici. Le pont d'irradiations dépend de deux facteurs : l'irradiation du sang et l'irradiation de l'esprit.

Puisque la nature des irradiations dépend, comme nous l'avons vu, de la nature de l'objet qui les a émises, c'est-à-dire du point d'émission, il en résulte que chaque esprit irradie différemment. En effet, chacun de nous est autre. Nous nous distinguons par une foule de

facteurs : nos traits de caractère, nos qualités et nos défauts, les facultés que nous avons ou non développées, etc.

Chaque sang est unique

Chaque esprit irradiant différemment, il a besoin d'une irradiation sanguine différente, qui lui soit appropriée et s'accorde avec les caractéristiques de ses propres irradiations. Mais une irradiation sanguine différente implique aussi une composition sanguine différente. Logiquement, nous devrions donc tous avoir une composition sanguine différente de celle des autres !

Cette affirmation, qui s'appuie sur des connaissances spirituelles, résiste-t-elle aux faits ? Se vérifie-t-elle en regard des connaissances de la physiologie ?

Pour le savoir, il nous faut aborder l'histoire des découvertes concernant le sang et sa composition.

Les connaissances sur le sang sont restées longtemps très lacunaires. Pour Hippocrate (IV^e av. J.-C.), les veines contenaient de l'air ! Pour Galien, le «prince des médecins» (II^e s. apr. J.-C.) les artères comme les veines contiennent bien du sang, mais celui-ci ne circule pas, il est simplement animé d'un très lent mouvement de va-et-vient.

Il faudra attendre 1500 ans pour qu'un médecin anglais, William Harvey, découvre en 1623 que le sang circule et que cette circulation se fait du cœur aux organes et des organes au cœur, qui agit en tant que pompe.

Dans l'Antiquité, les connaissances sur la composition du sang n'étaient pas très poussées non plus. L'existence des globules rouges n'a été découverte qu'au 17^e siècle et celle des autres éléments figurés du sang (globules blancs et plaquettes) au 19^e siècle.

Malgré le peu de connaissances que l'on avait sur la composition réelle du sang, l'importance du sang avait été reconnue depuis les temps les plus reculés et, à toutes les époques, on a rêvé de pouvoir remplacer le sang perdu ou le sang malade par du sang neuf.

Avant que n'aient eu lieu les premières tentatives de transfusions sanguines, on cherchait à régénérer ou à remplacer le sang des malades en leur faisant boire du sang frais d'animaux immolés lors de sacrifices ou tués dans les abattoirs. A certaines périodes, ce sang était aussi desséché et incorporé sous forme de poudre à divers aliments : saucisses, biscuits, pains, sauces ... La poudre de sang animal faisait aussi partie de remèdes pharmaceutiques ou était utilisée pour des bains médicinaux.

Les premières tentatives de transfusion connues eurent lieu au 17^e siècle. On transfusait à un être humain le sang d'un animal, mais le sang animal n'étant pas le même que celui de l'être humain, ces transfusions se soldaient toujours par un échec : la mort du malade, si bien que l'on finit par les interdire.

La pratique des transfusions reprend au 19^e siècle. Toutefois, l'idée d'utiliser du sang animal est abandonnée. C'est du sang humain qui va désormais être utilisé. Les transfusions se font directement de bras à bras, pour éviter les problèmes de coagulation qui n'étaient pas résolus à l'époque.

Le sang du donneur pénètre immédiatement dans la veine du receveur grâce à une canule qui relie les deux systèmes circulatoires ; parfois, la veine du donneur est même cousue à celle du receveur !

Bien que du sang humain soit utilisé, de nombreux accidents mortels surviennent. Le sang du donneur n'est pas toujours bien toléré par le receveur. Les recherches entreprises pour trouver le pourquoi des échecs permirent de découvrir que, malgré une apparente similitude de composition, tous les sangs étaient différents. Leur teneur en globules rouges, plaquettes, etc. pouvait être la même, mais leurs caractéristiques étaient autres.

La première de ces différences fut décelée en 1900 par un médecin viennois, Karl Landsteiner. Il repère quatre genres différents de globules rouges qu'il classe en quatre groupes : A, B, AB et O. Les quatre groupes sanguins humains sont découverts. Avec eux apparaît une notion nouvelle : il existe des sangs différents, qui sont pourtant tous normaux. Un premier pas venait d'être fait vers la reconnaissance de l'individualité sanguine.

Les transfusions réalisées en respectant les lois de compatibilité et d'incompatibilité entre les groupes sanguins ont un taux de réussite très élevé ; malgré tout, des accidents mortels se produisent encore. Leur nombre va diminuer à partir de 1940, lorsque Landsteiner découvre une caractéristique supplémentaire du sang : le facteur Rhésus, qui permettra de personnaliser davantage encore les sangs transfusés. Par la suite, d'autres groupes sanguins, (système Kell, Duffy et Kidd par exemple) furent découverts et permirent de diminuer le nombre d'accidents transfusionnels.

En 1952, une nouvelle étape dans la différenciation des sangs est franchie. Le Français Jean Dausset met en évidence sur les membranes des globules blancs l'existence de nouveaux «marqueurs» (système H.L.A. : Human Leucocyte Antigen). Plus tard, on découvre d'autres marqueurs sur les plaquettes, dans le sérum, sur les immunoglobulines et les protéines, et même sur certaines enzymes des cellules sanguines.

Plus les découvertes avancent, plus les moyens de distinguer les différences entre les sangs augmentent. Plus de 30 systèmes de marqueurs ont déjà été repérés, offrant des possibilités de combinaisons infinies. Les chances de trouver un double biologique sont, dans le meilleur des cas, de une pour un milliard, même si on calcule ces probabilités pour une personne théorique à qui l'on attribuerait le groupe le plus fortement représenté dans chacun des systèmes de marqueurs.

En s'appuyant sur les découvertes actuelles, la science peut donc déjà affirmer que chaque sang est unique et que la composition sanguine est toujours différente d'un individu à l'autre, ce que confirme d'ailleurs la connaissance spirituelle pour laquelle l'irradiation du sang est différente d'un individu à l'autre puisqu'elle doit être appropriée à chaque âme pour lui servir de pont dans son activité.

Chapitre 4 : Le sang, pont pour l'esprit

Le sang étant le pont, le lien entre l'esprit et le corps, chaque modification quantitative du sang entraîne obligatoirement une modification de ce lien. Suivant les cas, la liaison sera, soit légèrement distendue, fortement relâchée ou complètement interrompue, soit resserrée ou fermement tendue.

Le rôle quantitatif du sang

Sauf situation exceptionnelle (hémorragie), les modifications quantitatives du volume sanguin ne sont ni très courantes ni très importantes. La masse sanguine représente en moyenne 0,70 ml par kg, ce qui correspond à environ 5 litres de sang pour un homme de 70 kg. Elle est donc constante. Cependant, il existe des gens que l'on décrit comme ayant «beaucoup de sang», alors que d'autres n'ont pas «assez de sang».

Caricaturalement, les premiers sont de type sanguin, rouges, congestifs, corpulents, les yeux injectés, alors que les seconds sont anémiques, pâles, voire blancs, effacés, les yeux éteints. Les sanguins sont très liés à la matière, ils aiment les plaisirs de la table et la compagnie. Ils sont très actifs, s'emportent facilement et peuvent devenir violents. Le «type anémique», lui, est l'ombre de lui-même : il n'a pas toujours l'air d'être là, il est peu entreprenant, les «plaisirs de la vie» ne l'attirent pas, il fuit la compagnie et le bruit.

Aux premiers, on conseille de perdre du sang. Autrefois, c'étaient des sujets tout indiqués pour les saignées ou les applications de sangsues. Aux anémiques, par contre, on conseille des aliments riches et fortifiants, qui leur permettent de faire du sang.

Si, avec une quantité de sang correspondant à son poids corporel, l'être humain est normalement conscient de son entourage, cette conscience se perd à mesure que cette quantité diminue.

Lors d'hémorragies importantes, le lien entre l'esprit et le corps se relâche. Plus le sang s'écoule, plus le blessé se sent partir et perdre conscience. Lorsque la quantité de sang nécessaire pour maintenir le lien n'est plus suffisante, la liaison est interrompue. L'esprit se sépare du corps : c'est la mort, la mort du corps physique qui ne peut plus être animé et vivifié par l'esprit par l'entremise de l'irradiation du sang. Lorsqu'un apport de sang par transfusion sanguine est pratiqué assez rapidement, la mort peut être évitée. Dans de tels cas, l'efficacité de la transfusion réside avant tout dans le rétablissement du volume sanguin (aspect quantitatif) et, en second lieu seulement, dans l'apport des constituants particuliers de celui-ci (aspect qualitatif). En effet, les transfusions ne sont parfois effectuées qu'avec du plasma, c'est-à-dire avec du sang débarrassé de ses éléments figurés (globules rouges, blancs, etc.)

Influence de la qualité du sang

Quant aux modifications qualitatives, elles peuvent être de genres très divers. Chaque changement de la teneur du sang en oxygène, en CO₂, en glucose, en sels minéraux, en vitamines, etc. entraîne une modification qualitative de la composition du sang et, par là, une modification de son irradiation. Les caractéristiques du pont ne sont plus les mêmes, le lien se transforme. Cela se manifestera par une moins bonne maîtrise ou une absence de maîtrise de l'esprit sur le corps et par une perte partielle ou totale de la conscience diurne.

Des modifications qualitatives du sang peuvent apparaître si l'alimentation n'apporte pas toutes les substances nutritives dont le corps a besoin pour former le sang ou si le corps, en raison de l'âge ou de la maladie, n'arrive plus à produire l'irradiation voulue.

Voyons d'abord ce que les modifications de la teneur en sucre du sang entraînent comme conséquences sur les possibilités de l'esprit. La glycémie, ou teneur en glucose du sang, est normale entre 0,8 g et 1,2 g de glucose par litre de sang. Au-dessus de 1,2 g de glucose, on parle d'hyperglycémie et, au-dessous de 0,8 g, d'hypoglycémie. Il est intéressant de connaître le taux de sucre, car le sucre est le carburant énergétique du corps et sa présence en quantité suffisante est nécessaire pour que les muscles, les organes et le cerveau puissent fonctionner correctement.

Des mesures faites sur des milliers de gens ont montré que la glycémie moyenne est de 0,90-0,95 g/l et qu'à ce taux le niveau énergétique est satisfaisant. Cependant, à mesure que le glucose est utilisé, l'énergie produite va diminuer et une lassitude physique et psychique va s'installer. Le sujet a de moins en moins d'entrain au travail, sa faculté de penser se ralentit. Vers 0,7 g, la lassitude se transforme en fatigue et la faim apparaît. Cette faim a pour but de stimuler l'absorption de nourriture pour ramener la glycémie au-dessus de 0,8 g.

Lorsque rien n'est absorbé et que la glycémie descend jusqu'à 0,65 g, l'envie générale de manger se transforme en envie précise d'aliments sucrés, la fatigue s'accroît et les pensées deviennent confuses.

Si l'hypoglycémie s'accroît encore, divers troubles apparaissent : maux de tête, nausées, mais surtout faiblesse extrême, jambes «en coton», incapacité de penser, étourdissements et, finalement, perte de conscience. Le glucose étant la seule source d'énergie du cerveau, on explique généralement la perte de conscience en disant que le cerveau ne peut pas travailler sans carburant. Cependant, on peut tout aussi bien dire qu'elle est due au relâchement de la liaison entre l'esprit et le corps. En effet, le centre de la conscience est dans l'esprit. La perte de conscience résulte donc de l'impossibilité pour l'esprit d'utiliser le cerveau par suite de la modification du pont d'irradiations causée par l'hypoglycémie.

Un changement dans la composition du sang, et donc dans l'irradiation sanguine, se produit également lorsque le taux de sucre est trop élevé. Une hyperglycémie passagère est normale après un repas riche en glucides. Le corps est d'ailleurs capable de ramener la glycémie dans les normes (0,8-1,2 g/l) grâce à des sécrétions d'insuline, l'hormone hypoglycémisante du pancréas.

Les sécrétions d'insuline sont malheureusement de mauvaise qualité ou insuffisantes chez certaines personnes malades du pancréas : les diabétiques. La glycémie reste donc élevée en permanence. Elle peut même augmenter dangereusement après un abus de glucides par exemple, et causer une crise d'hyperglycémie. Le déséquilibre de la composition sanguine est tel que le malade perd conscience et tombe dans le coma.

Comme dans le cas de l'hypoglycémie, l'esprit ne dispose pas d'un pont d'irradiations lui permettant de rester en contact avec le cerveau et le corps. Si le coma diabétique dure trop longtemps, la liaison devient si faible qu'elle finit par se rompre. L'esprit n'anime plus le corps et la mort s'ensuit.

Le diabète offre d'ailleurs un autre exemple très révélateur de l'influence des modifications de l'irradiation sanguine sur la liaison entre l'esprit et le corps. Le manque d'insuline chez le diabétique empêche le sucre présent dans le sang de passer dans les cellules. Pour fonctionner, celles-ci autolysent les graisses cellulaires qui, après transformation, leur donnent le carburant glucidique manquant. Cependant, la transformation des graisses en glucose ne se fait bien qu'en présence... de glucose, et c'est justement ce dernier qui manque ! Les graisses seront donc mal dégradées et la chaîne de leurs transformations métaboliques s'arrêtera au stade acide, caractérisé par la présence de corps cétoniques (acétone, acide cétonique, etc.)

Lorsque les réserves minérales basiques capables de neutraliser l'acidité des corps cétoniques s'épuisent, le sang devient brusquement de plus en plus acide. C'est la crise d'acétone. Lorsque le pH normal du sang (pH 7,4) devient de plus en plus acide, cela modifie les caractéristiques de l'irradiation du sang. Si l'on n'intervient pas rapidement, l'irradiation s'éloigne davantage encore de la norme et le sujet tombe dans un sommeil mortel. Là aussi, l'irradiation relâche la liaison avec l'esprit (coma acétonique) ou l'empêche totalement (mort).

Une liaison plus ou moins étroite

Un léger relâchement de la liaison entre l'esprit et le corps peut parfois durer des mois, voire des années, lorsque le régime alimentaire est carencé de façon permanente en certaines substances qui sont absolument nécessaires au sang pour que l'irradiation sanguine soit normale.

Tel est le cas de certaines personnes qui suivent un régime végétarien excluant la viande et le poisson, et tel est à plus forte raison le cas de ceux qui suivent un régime végétalien, qui exclut en plus les sous-produits animaux (œufs et produits laitiers) et ne comprend donc plus que des végétaux (céréales, légumineuses, fruits et légumes). Bien que l'on ne sache pas encore exactement quelles substances manquent au sang dans ces deux régimes, les effets de cette carence sont relativement faciles à observer chez bon nombre de leurs adeptes, qui donnent souvent l'impression de ne pas être entièrement là, de ne pas avoir les pieds sur terre. Ils saluent eux-mêmes cet état, et la distance qu'ils prennent par rapport aux buts et aux biens matériels, comme étant un progrès spirituel, alors qu'en réalité ils ne se sont pas libérés des désirs matériels, mais ont pris une certaine distance avec l'objet de ces désirs. Leur esprit n'est en effet plus aussi fortement relié à leur corps.

Il existe une situation opposée - que tout le monde a déjà vécue - et dans laquelle l'esprit est très fortement relié au corps. C'est la situation de «trac», ou celle qui lui est apparentée, dans laquelle l'esprit doit faire face à un danger. Dans ce cas, l'irradiation du sang est fortement modifiée et renforcée par diverses sécrétions hormonales, principalement par des sécrétions d'adrénaline. L'esprit ne flotte pas loin de la réalité terrestre, il y est au contraire fortement rattaché et prêt à agir : tous les sens sont en éveil, chaque muscle est tendu et prêt à entrer en action, les pensées sont entièrement concentrées sur le moment présent. La vigilance est extrême, l'esprit est prêt à intervenir, quel que soit le danger et d'où qu'il vienne. Lorsque les réactions sont appropriées et que la personne sort saine et sauve de la situation critique ou délicate dans laquelle elle se trouvait, on dit très justement qu'elle a fait preuve d'une grande «*présence d'esprit*».

L'irradiation sanguine qui résulte du trac est donc une aide et non une entrave. Elle rend apte à agir. Considérée comme telle, elle soutient l'esprit dans ses efforts. Par contre, si on la juge néfaste et qu'on lutte pour la faire disparaître, on diminue ses possibilités d'action. On peut

même se rendre incapable de répondre et d'agir et être ainsi complètement paralysé et vaincu, non par l'obstacle ou la situation d'adversité, mais par l'irradiation particulière du sang qui n'a pas été utilisée et maîtrisée comme il le fallait.

Le rôle fondamental du sang et de son irradiation dans l'établissement d'un pont pour l'esprit apparaît également si l'on examine ce qui se passe quand on effectue des transfusions sanguines avec du sang n'appartenant pas au groupe sanguin du receveur. Dans sa conférence «Le mystère du sang» (tome 3, conférence 14), l'auteur du Message du Graal écrit :

« Si, lors d'une transfusion sanguine, on utilise le sang d'un groupe différent de celui du corps traité, l'âme habitant ce corps se voit empêchée de déployer intégralement son vouloir et peut même se trouver dans l'incapacité absolue de l'exercer ; car une composition sanguine différente change aussi l'irradiation du sang qui, dès lors, n'est plus adaptée à l'âme en question. Celle-ci n'est pas capable d'utiliser - partiellement ou entièrement - une irradiation d'un genre différent.

Un tel homme paraît alors extérieurement entravé dans ses pensées et ses actes parce que son âme n'a pas la possibilité de se manifester d'une façon conforme à son genre. Cela peut même aller si loin que cette âme, vu l'impossibilité d'agir où elle se trouve, se libère lentement de ce corps et le quitte, ce qui équivaut à la mort physique.»

Vieillesse et mort

Au cours de la vie, d'autres circonstances peuvent amener une modification de l'irradiation sanguine : l'affaiblissement du corps, dû à l'âge par exemple, qui ne permet plus à l'organisme de produire une irradiation aussi intense que dans la jeunesse, une irradiation qui atteigne un degré de chaleur et de puissance identiques à ce qu'ils étaient alors.

Lorsque le grand âge, et non la maladie, est responsable de l'amenuisement de l'irradiation, le pont devient de moins en moins capable de retenir l'âme, et le corps relâche progressivement l'étreinte qu'il exerçait sur elle. Le vieillard, ou plus précisément son corps, finit par «rendre l'âme». Tel est le processus de la mort naturelle lors de laquelle l'esprit se sépare tout simplement et spontanément du corps.

De nos jours, cependant, de moins en moins de gens meurent naturellement. La rupture de la liaison s'effectue beaucoup plus souvent à la suite d'un affaiblissement des irradiations provoqué par une maladie importante ou par la destruction violente du corps (accident ...).

Qu'un organisme malade ne puisse plus produire une irradiation sanguine normale est facilement compréhensible. Les organes fatigués ou fonctionnant mal ne contribuent plus correctement à l'élaboration et au maintien d'une composition sanguine normale.

L'importance de la chaleur

Lors des traumatismes, par contre, les modifications de l'irradiation sanguine peuvent avoir deux causes : ou bien, comme en cas de maladie, être dues au brusque affaiblissement ou à la destruction des organes contribuant au maintien de la composition sanguine, ou bien résulter d'une forte hémorragie venant d'une blessure. Dans ce dernier cas, ce n'est pas seulement la perte du volume sanguin qui diminue la liaison entre l'esprit et le corps, mais le manque de chaleur. En effet, une forte hémorragie a pour conséquence un ralentissement des métabolismes et donc une chute de la température du corps. Cette perte de chaleur corporelle

n'est donc pas uniquement provoquée par une longue exposition au froid, comme cela se produit lorsque quelqu'un est pris dans une avalanche, qu'il tombe dans une rivière aux eaux glacées ou se perd en montagne en hiver, elle peut aussi résulter de fortes pertes de sang.

L'irradiation du sang est tout autre si le corps est à une température normale de 36,5 - 37° C ou si cette température chute à 30° C. En pareil cas, la température est si basse que l'esprit n'a presque plus la possibilité d'animer le corps : le cœur cesse de battre, la respiration s'interrompt, le corps prend une teinte bleu foncé et devient froid au toucher.

Remplacer par transfusion le sang manquant ne résout qu'une partie du problème : l'aspect quantitatif. Du point de vue qualitatif, il faut aussi que le sang atteigne un degré de chaleur suffisant pour que son irradiation magnétique attire à nouveau totalement l'esprit et lui permette de vivifier et d'animer le corps.

Par le passé, on cherchait à réchauffer le corps de différentes manières : en l'enveloppant dans des couvertures, en augmentant la température de l'air inspiré et en irriguant l'estomac et les cavités abdominales avec de l'eau chaude. Ces différents procédés, même associés, n'étaient pas toujours aussi efficaces qu'on l'aurait souhaité, car le sang n'était réchauffé que dans un deuxième temps : après le réchauffement du corps. Aujourd'hui, il existe des appareils pour réchauffer directement le sang. Celui-ci est extrait d'une artère, sa température est élevée à 38,8° C en passant par des tubes plongés dans de l'eau chaude, puis le sang est réintroduit dans une veine. Cette façon de procéder s'est montrée beaucoup plus efficace, et cela se comprend aisément. Le sang réchauffé atteint plus rapidement la température qui redonne à son irradiation toute sa force et son intensité, ce qui permet à l'esprit de réactiver l'organisme et les métabolismes, c'est-à-dire de maintenir le corps en vie.

Sommeil et rêve

Si, à la mort, il y a un relâchement total du lien entre l'esprit et le corps, il n'y a qu'un relâchement partiel lors du sommeil, «le petit frère de la mort». Dans le Message du Graal, le processus est décrit ainsi :

«Même durant le sommeil du corps physique, il se produit un certain relâchement dans la solidité de la jonction de l'âme avec le corps du fait que ce dernier émet dans le sommeil une irradiation différente qui n'a pas la même force d'attraction que celle que requiert la solidité de la jonction. Or, comme en fait cette irradiation existe néanmoins à la base, il n'y a qu'un relâchement et non une séparation. Ce relâchement disparaît dès le réveil.» (tome 3, conférence 23)

Cela est entièrement confirmé par les récentes découvertes de la science sur le sommeil. Lorsque quelqu'un s'endort, ses fonctions vitales se ralentissent, son cœur bat plus lentement, sa tension diminue et sa température corporelle s'abaisse. Ces signes de réduction d'activité sont également repérables dans le cerveau grâce à des mesures électro-encéphalographiques. Le cerveau, grand coordinateur de toutes les fonctions, émet des ondes micro-électriques variables selon son activité.

A l'état de veille, les ondes cérébrales ont une fréquence pouvant s'élever jusqu'à 30 oscillations par seconde. La fréquence va en diminuant lors des différentes phases d'endormissement pour atteindre une 1/2 oscillation par seconde dans l'état de sommeil proprement dit. Fonctions organiques et activité cérébrale sont donc en baisse pendant le

sommeil. Cette diminution des métabolismes a pour conséquence naturelle la diminution de l'intensité de l'irradiation sanguine et, par là, le relâchement du lien entre l'esprit et le corps. Ce relâchement peut être ressenti par le dormeur. En s'endormant, il a l'impression de perdre peu à peu contact avec son entourage, il se sent «partir» et rêve souvent qu'il tombe. Cette impression de chute correspond à la saccade du relâchement de la liaison entre l'esprit et le corps.

Par ailleurs, la phase de relâchement maximum, qui correspond à la phase de rêve paradoxal, ou phase R.E.M. (Rapid Eye Movement - mouvement oculaire rapide) ne peut être atteinte que si le dormeur est en position couchée. Dans cette position, l'esprit peut s'éloigner du corps sans danger de chute pour celui-ci, ce qui n'est pas le cas pour les positions assise ou debout, que seule la présence de l'esprit peut faire prendre au corps.

Sans l'esprit, le corps ne peut rester debout ou assis. Il lui faut à cet effet un certain tonus musculaire qui lui est donné par l'esprit.

Autre fait significatif : la phase de sommeil R.E.M., dans laquelle la liaison esprit-corps est la plus distendue, est d'autant plus vite atteinte que le dormeur séjourne dans une pièce dont la température est basse, température qui, en abaissant plus rapidement celle du corps, modifie l'irradiation du sang de manière à faciliter le relâchement.

Grossesse et irradiations sanguines

Pour être complet sur le rôle de pont joué par le sang et ses irradiations, il nous faut encore examiner comment et quand l'esprit se lie au fœtus : la future enveloppe terrestre en préparation dans le sein maternel.

L'enveloppe terrestre n'est qu'un outil ; ce n'est pas d'elle qu'émane l'esprit. L'esprit préexiste au corps qui doit l'abriter. Le corps ne prend d'ailleurs que peu à peu sa forme définitive - une forme adaptée à l'esprit - au cours des processus de formation, pendant la grossesse, l'enfance et jusqu'à l'adolescence.

Or, dans les premiers stades de son développement, l'embryon n'est pas à même d'offrir un pont pour l'esprit puisque, d'une part, le volume sanguin est très réduit et que, d'autre part, le sang n'existe pas encore sous sa forme habituelle. En outre si, à la fin de sa vie, un corps adulte n'est plus capable d'irradier suffisamment pour retenir l'âme, on peut se demander si un embryon de quelques centimètres en serait capable, surtout si l'on considère que ses organes ne sont encore qu'en formation et ne peuvent par conséquent participer activement à l'élaboration du sang.

La liaison entre l'esprit et le fœtus doit pourtant intervenir assez tôt parce que le développement du fœtus se fait pour un esprit précis. La formation du corps ne doit pas seulement se dérouler d'après les informations du code génétique, il doit aussi s'adapter aux caractéristiques de l'esprit qui va l'habiter.

Quel est donc le pont qui va être utilisé pour que l'esprit en attente d'incarnation puisse se lier à son futur corps, tant que ce dernier n'irradie pas suffisamment ? La réponse à cette question découle des connaissances sur l'irradiation du sang. Comme ce pont doit aussi être formé par des irradiations sanguines, c'est évidemment le sang le plus proche qui va être utilisé, celui qui est présent en permanence : le sang de la mère.

Il nous faut souligner ici que, contrairement à une opinion très répandue, ce n'est pas le sang de la mère qui irrigue le fœtus. A aucun moment, sauf accident, le sang de la mère ne pénètre dans le système circulatoire de l'enfant. Chacun a son propre système circulatoire. Certes, la mère irrigue et «alimente» le placenta, nourrissant par là le fœtus, mais les deux circulations restent toujours séparées.

L'irradiation du sang maternel permet donc à l'esprit de l'enfant de se lier au corps que lui prépare sa mère. C'est uniquement un lien, et non l'incarnation proprement dite, puisque l'embryon, dans les premiers temps de son développement, n'a pas encore une forme humaine capable d'accueillir l'esprit. L'incarnation pourra seulement avoir lieu quand le fœtus et le sang se seront suffisamment développés pour offrir eux-mêmes respectivement l'habitat et le pont nécessaires.

Or, pendant les premiers jours qui suivent la fécondation, l'embryon n'est qu'un amas de cellules qui se multiplient ; il va repasser par tous les stades d'évolution parcourus par les espèces animales au cours des millénaires. C'est ainsi qu'il ressemblera d'abord à un animal marin : mollusque et poisson.

A ce stade, il a des ébauches de branchies. Ensuite, il prend la forme d'un animal amphibie, puis d'un animal terrestre, et remonte la lignée des mammifères jusqu'aux grands singes pour en arriver finalement au corps humain. Ce n'est qu'à la fin du premier mois que les organes de l'embryon acquièrent leur structure et ébauchent leur forme, qui va se parachever dans les moindres détails pendant les deux ou trois mois qui suivent, c'est-à-dire approximativement jusqu'au milieu de la grossesse. A ce moment-là, dès le quatrième mois, les organes fœtaux sont à peu près identiques à ceux du nouveau-né, y compris dans leur structure profonde.

Les vaisseaux sanguins se forment relativement tôt, mais le cœur ne commence ses pulsations qu'au 24e jour et ne bat effectivement qu'aux environs du 29e jour. Le sang est présent dans les vaisseaux, mais ne circule pas. Il n'a d'ailleurs pas la même composition que le sang définitif. Les globules rouges ne sont formés qu'à partir de la 3e semaine et, fait singulier, ils possèdent un noyau cellulaire qui disparaît plus tard et n'est plus présent dans les globules rouges définitifs. Dès la 4e semaine, des globules rouges sans noyau sont fabriqués par les tissus mésenchymateux et par l'endothélium des vaisseaux sanguins de l'embryon. Ils sont aussi produits par le foie à partir de la 6e semaine, et par la rate et les tissus lymphoïdes à partir du 3e mois.

Tous les organes qui participent à l'élaboration du sang fonctionnent dès le quatrième mois. Logiquement, le sang a donc acquis une composition suffisamment élaborée pour produire une irradiation capable d'attirer l'âme. C'est donc à ce moment-là, au milieu de la grossesse, que l'incarnation va pouvoir se faire. Et c'est effectivement ce qui se passe, nous confirme Abd-ru-shin :

«L'incarnation, autrement dit l'entrée de l'âme dans le corps, a lieu au milieu de la grossesse. Le niveau croissant de maturité des deux côtés - celui de la future mère de même que celui de l'âme qui aspire à s'incarner - entraîne en outre une liaison terrestre plus prononcée. Il s'agit là d'irradiations qui se déclenchent naturellement ; elles résultent du niveau de maturité réciproque et tendent irrésistiblement l'une vers l'autre. Se faisant toujours plus pressant et devenant sans cesse plus fort, ce processus d'irradiations lie de plus en plus solidement l'âme

et la future mère. Finalement, au moment où le corps atteint un degré de maturité déterminé dans le sein maternel, il absorbe littéralement l'âme.

L'instant où l'âme entre dans le corps - c'est-à-dire où elle se trouve absorbée par lui - entraîne alors tout naturellement aussi les premiers soubresauts du petit corps. Ceux-ci prennent la forme de tressaillements que l'on nomme les premiers mouvements de l'enfant. C'est alors que s'opère très souvent chez la future mère un changement dans sa façon de ressentir les choses. Selon la nature de l'âme humaine qui a pénétré en elle, elle en éprouve du bonheur ou bien elle se sent oppressée. » (tome 2, conférence 51)

L'esprit ne s'incarne donc pas au moment de la fécondation. Il ne s'incarne pas non plus à la naissance, mais au milieu de la grossesse.

Avec cette «entrée dans le corps», l'esprit va pouvoir le marquer beaucoup plus fortement de son sceau puisque la liaison, de lâche qu'elle était, s'est renforcée, jusqu'à devenir une liaison étroite. Cela se répercutera non seulement sur le développement des organes dont la maturation continue pendant toute la deuxième moitié de la grossesse, mais aussi sur les caractéristiques du sang qui deviennent spécifiques à l'esprit incarné.

L'irradiation du sang maternel fait office de pont pour l'esprit de l'enfant à naître. Sans ce pont, la liaison avec le corps en formation serait rendue impossible. Le pont est indispensable et l'on peut prédire avec certitude l'impossibilité de mener à terme, à l'aide de machines, si sophistiquées soient-elles, un bébé-éprouvette au sens littéral du terme, c'est-à-dire hors du sein maternel. La nécessité d'un pont d'irradiations est incontournable.

Le parasitage des irradiations

Pour illustrer encore le rôle de pont qui est celui du sang, il nous faut à présent parler d'une situation bien particulière, celle où un esprit parasite les irradiations d'un sang qui ne lui est pas destiné ! Nous avons vu qu'une telle possibilité existait, puisque l'esprit de l'enfant à naître utilisait dans un premier temps les irradiations du sang de sa mère pour se lier à son futur corps. C'est pour lui la voie naturelle et nécessaire. Cependant, il se peut aussi - comme nous le verrons plus loin - qu'un esprit désincarné utilise cette voie d'approche pour des raisons diverses, sans s'incarner terrestrement. Or, un esprit désincarné ne peut se brancher sur n'importe quel sang, il faut qu'il soit en affinité avec les irradiations du sang de la personne en question.

Il a été spécifié plus haut que l'irradiation du sang devait correspondre à celle de l'esprit. Lors de la grossesse, l'esprit de l'enfant ne peut en principe être qu'un esprit en affinité avec celui de la mère, affinité spirituelle que l'on attribuera alors faussement aux transmissions du code génétique.

En réalité, la transmission génétique ne joue que pour le corps, puisque l'esprit préexiste à celui-ci. L'hérédité n'est que physique ; il n'y a pas d'hérédité spirituelle. Toute ressemblance autre que physique entre parents et enfants est due au fait que les parents attirent un esprit aux caractéristiques semblables aux leurs.

L'affinité entre les parents et l'enfant n'implique pas que le sang de l'enfant soit du même groupe sanguin que celui de sa mère, car les groupes sanguins ne sont qu'une des nombreuses caractéristiques du sang.

Revenons au parasitage des irradiations du sang. Dans de tels cas, les irradiations du sang sont utilisées à des fins tout autres que lorsqu'un esprit veut s'incarner. Elles sont mises à profit par des esprits désincarnés comme moyen de se manifester terrestrement en provoquant des phénomènes de déplacements d'objets, de coups frappés, etc.

Lors de manifestations de ce genre, toute la maisonnée où ont lieu ces phénomènes est terrorisée : des portes s'ouvrent toutes seules, des objets changent mystérieusement de place, tombent sur le sol et se brisent, des rideaux bougent sans qu'il y ait le moindre courant d'air, des bruits étranges ou des coups frappés se font entendre...

La seule chose qu'on ait pu constater pour expliquer ces phénomènes est qu'ils se produisent toujours en présence d'une personne bien précise.

La surveillance à laquelle ont été soumises ces personnes n'ayant jamais abouti à la constatation d'une intervention physique de leur part en ce qui concerne ces déplacements et ces frappements, le mystère sur l'origine de ces manifestations reste entier, d'autant plus qu'ils cessent le plus souvent sans aucune raison apparente au bout de quelques semaines ou de quelques mois.

L'explication de ces phénomènes est donnée dans le Message du Graal. Elle est en relation avec l'état particulier de l'irradiation du sang de la personne qui les provoque par sa présence.

«La raison de cet état particulier réside dans l'irradiation du sang à ce moment-là, lorsque celui-ci possède une composition très précise. C'est là que l'esprit humain, privé de son enveloppe de matière dense, puise la force nécessaire à la réalisation de son désir de se manifester, ce qui, souvent, dégénère en de bien fâcheuses inconvenances.

Chaque être humain possède différentes irradiations sanguines ; j'y ai déjà fait allusion. Et cette composition du sang se modifie plusieurs fois au cours de la vie terrestre, ce qui modifie aussi constamment le genre de l'irradiation du sang. Pour cette raison, la singulière faculté de certains humains de déclencher des événements étranges existe dans la plupart des cas seulement durant un laps de temps bien déterminé ; elle est donc temporaire. Il n'existe pour ainsi dire pas de cas où cette capacité se soit maintenue durant toute une existence terrestre. Parfois, cela dure quelques semaines seulement ou quelques mois ; rarement des années.

Or, lorsqu'un événement de ce genre cesse brusquement, ce n'est pas une preuve que l'esprit dont il est question n'est plus présent ou qu'il est libéré ; au contraire : dans la plupart de ces cas, c'est qu'il n'a soudain plus la possibilité de se manifester de façon aussi tangible.» (tome 3, conférence 35)

Cette impossibilité est due à une nouvelle modification de la composition sanguine dont l'irradiation ne peut alors plus servir de pont à l'esprit désincarné.

Le phénomène de la possession

Le cas qui vient d'être exposé peut être qualifié de mineur. Il en est de beaucoup plus sérieux, dans lesquels l'esprit désincarné ne se contente pas de puiser des forces dans l'irradiation sanguine de sa victime pour agir lui-même, mais utilise à la fois les irradiations et le corps de la victime pour se manifester dans la matière.

Des situations tragiques de ce genre ont très justement été décrites comme étant des cas de possession. Effectivement, un esprit désincarné se sert du pont offert par sa victime pour

prendre possession de son corps et l'employer à ses propres fins. Le corps est donc bien utilisé par un esprit mais, dans ce cas, pas par l'esprit qui en est le légitime propriétaire. L'usurpateur ne peut évidemment pas le chasser complètement, sinon l'organisme cesserait d'être animé et mourrait, l'esprit désincarné n'étant pas assez étroitement lié au corps pour le maintenir en vie lui-même.

Prendre possession d'un corps n'est pas chose facile, car il faut non seulement une irradiation sanguine particulière qui convienne à l'esprit désincarné, mais aussi une certaine faiblesse et une absence de réaction de la part du véritable propriétaire du corps en question. Personne n'est donc abandonné sans protection aux tentatives faites par des esprits désincarnés, et une simple réaction de défense, le plus souvent inconsciente, suffit à se mettre à l'abri de ce genre de chose. La protection vient donc d'une ferme orientation de l'esprit et de l'irradiation du sang qui s'ensuit.

La prise de possession du corps peut être plus ou moins importante. Logiquement, la possession a lieu avant tout au niveau du cerveau, puisque celui-ci commande tout l'organisme. Le cerveau, qui est un outil, est donc utilisé tantôt par l'esprit désincarné, tantôt par l'esprit légitime, lorsque l'un l'abandonne à l'autre ou, simultanément, lorsque les deux esprits se le disputent. Il en résulte inévitablement une grande confusion dans les pensées, les paroles et les actes, et cette confusion vient du fait que deux utilisateurs différents travaillent avec un même outil. Pour reprendre notre comparaison du cerveau et de l'ordinateur, la confusion qui découle de la possession est la même que celle qui résulterait du travail de deux informaticiens utilisant en même temps un même ordinateur, mais avec des programmes différents !

Le surmenage auquel est soumis le cerveau finit par l'ébranler, ajoutant encore à la confusion. Celle-ci se manifestera de différentes manières, qui pourront être très variées suivant le cas et le moment considéré : troubles de l'attention et de la concentration, absence de logique, expression difficile, hachée ou incohérente, absences passagères, repli sur soi, passivité ou, au contraire, agitation, comportement frénétique, agressif, manque de constance, réactions imprévisibles, comportement bizarre et contradictoire, obsessions, idées fixes, etc.

Selon le degré et le genre de possession, le comportement sera anormal en permanence, ou seulement passagèrement. Vue de l'extérieur, l'attitude de la personne est incompréhensible. Voilà pourquoi on la traite de folle. Sa folie réside dans la difficulté qu'a l'esprit légitime à se manifester de façon sensée, dans la lutte que les deux esprits se livrent et dans les manifestations du second esprit qui ne concordent pas avec la logique et la personnalité du premier.

La possession n'est pas toujours le fait d'un esprit désincarné unique : *plusieurs esprits* peuvent se disputer le même cerveau. Pour l'observateur, le malade semble changer de personnalité en cours de journée. Il est doux et réfléchi à certains moments, puis violent et impulsif à d'autres, ou encore fin et cultivé, puis grossier et inculte. Il peut alternativement donner l'impression d'avoir des connaissances très riches sur un sujet, puis paraître totalement ignorant en ce domaine. On est même allé jusqu'à recenser une dizaine de personnalités différentes pour un même malade !

Pour le médecin, ce sont là des attitudes différentes prises tour à tour par un seul être : le possesseur légitime du cerveau. En réalité, il s'agit d'un conflit réel pour l'utilisation d'un cerveau entre plusieurs désincarnés, et entre ces désincarnés et l'esprit légitime.

La définition que la médecine donne d'une maladie psychotique comme la schizophrénie concorde parfaitement avec les descriptions faites plus haut concernant la possession. Il manque seulement à la médecine l'explication du phénomène - ce qu'elle admet d'ailleurs elle-même - qui lui permettrait de traiter efficacement ces malades. Voici la définition médicale de la schizophrénie, à laquelle nous avons ajouté certaines explications figurant entre parenthèses :

«La schizophrénie est une affection endogène de cause inconnue, caractérisée essentiellement : par la dissociation de la personnalité avec incohérence idéo- verbale et idées délirantes mal systématisées (deux esprits se disputent le cerveau) ; par l'impression d'être sous l'influence de forces étrangères (celles de l'esprit ou des esprits désincarnés) ; par un sentiment de détachement de soi (l'esprit légitime est repoussé) ; par l'impression que les sentiments sont étrangers à soi (ce sont ceux que vit l'autre esprit) ; par une perte de contact avec la réalité (c'est-à-dire entre ce que vit physiquement la personne et ce que vit son esprit mal «relié» à son corps), sans atteinte, en général, de la lucidité, ni détériorations irréversibles des facultés intellectuelles (puisqu'il ne s'agit pas d'une maladie du cerveau, mais d'un conflit a propos de son utilisation par deux esprits) .»

Étant donné que l'existence des irradiations sanguines n'est pas connue et que la distinction esprit corps est ignorée ou rejetée, de nombreux malades sont qualifiés de fous inguérissables, alors qu'ils sont possédés et qu'ils pourraient fort bien bénéficier d'un traitement, celui-ci consistant à modifier la composition du sang de façon telle que la nouvelle irradiation sanguine obtenue permette à l'esprit de manifester pleinement ses potentialités.

Ce genre de traitement n'est évidemment possible que si le cerveau est intact. Il n'en va pas de même lorsque la folie est due à une maladie du cerveau proprement dit.

Chapitre 5 : L'influence du sang sur l'esprit

Dans le chapitre précédent, nous avons abordé le rôle de l'irradiation du sang dans sa fonction de pont et de lien entre l'esprit et le corps. Maintenant, nous allons voir quel rôle jouent les irradiations sanguines sur les possibilités de perception de l'esprit.

Perception de l'esprit et irradiations du sang

Le rôle principal du sang est d'offrir à l'esprit les irradiations dont il a besoin. Mais ces irradiations dépendent de la composition du sang. Chaque composant sanguin (les globules rouges, les protéines, les sels minéraux, etc.) a un rôle à jouer dans la formation de son irradiation générale. Un sang sain, qui possède tous ces éléments en quantités bien déterminées, offre donc toutes les irradiations nécessaires à l'esprit. Lorsque le taux des différents constituants varie, l'irradiation du sang varie elle aussi. Si l'une des substances nécessaires à l'élaboration du sang vient à manquer, l'irradiation correspondante n'est plus présente et n'est donc plus disponible pour l'esprit, qui en est privé.

Si, à l'opposé, une substance ne faisant normalement pas partie de la composition sanguine est tout à coup présente - après un empoisonnement par exemple - l'irradiation est également transformée, mais dans un sens inhabituel pour l'esprit.

Selon la substance, l'effet peut être déséquilibrant, perturbateur, ou même néfaste pour la liaison de l'esprit avec le corps.

Quelles que soient les modifications qualitatives du sang, ces altérations transforment les irradiations sanguines et modifient par là les perceptions de l'esprit. Sa manière de ressentir les choses, et la conscience qu'il a de lui-même se trouvent transformées.

En effet, ce que l'esprit perçoit de son entourage lui est transmis par le biais des irradiations sanguines. Selon son genre, ses caractéristiques et sa «couleur», chacune contribue à offrir à l'esprit la gamme entière des irradiations nécessaires à son action dans la matière et à la réception des impressions et des informations venant de son entourage terrestre.

La voie de passage et de communication que constituent les irradiations est le chemin unique et obligatoire pour ces impressions et ces informations ; il n'en existe pas d'autre.

La vision de l'esprit dépend donc des irradiations sanguines, comme la vision dépend de la qualité de nos lunettes. Un porteur de lunettes voit le monde à travers elles, et ce monde est subordonné aux caractéristiques de ses verres. Si les verres sont taillés pour voir de près, sa vision ne sera pas la même que s'ils avaient été taillés pour voir de loin. Et si les verres sont fortement teintés, le monde sera perçu comme sombre, alors qu'il ne l'est pas nécessairement ; mais, à cause de la teinte des verres, il sera vu comme sombre et ressenti comme tel.

La conscience que l'esprit aura des événements, et de lui-même par rapport à ces événements, sera «sombre» parce que son irradiation les lui aura fait percevoir comme tels.

L'importance des irradiations sanguines dépasse donc tout ce qu'on avait pu imaginer jusqu'à présent. Pour l'illustrer, prenons quelques exemples.

Lorsque le taux de glucose sanguin est de 0,95 g/l, l'être humain se sent «bien dans sa peau», il est dynamique et entreprenant, il a de l'entrain. Mais lorsque la glycémie tombe à 0,6 g ou à 0,5 g/l, il se sent mal et il est épuisé. Non seulement son énergie disparaît mais sa vision du monde se modifie. De rose qu'elle était quelque temps auparavant, cette dernière devient grise ou même franchement noire.

Une personne en crise d'hypoglycémie est anxieuse, elle a peur de toutes sortes de choses qui ne sont pas perçues comme effrayantes par son entourage, et de simples questions deviennent pour elle de graves problèmes à résoudre, si ce n'est des montagnes à surmonter.

Les peurs et les problèmes qui n'étaient pas présents avant la crise d'hypoglycémie sont soudain devenus une réalité qui dépasse entièrement ses capacités.

Aucun raisonnement, aucun encouragement n'aura d'effets, la nouvelle perception de la situation s'impose à l'hypoglycémique avec une telle force qu'il en oublie que, peu de temps auparavant, il se sentait parfaitement bien et joyeux, sans soucis ni problèmes. Et, aussi soudainement que la vision s'était assombrie, aussi rapidement - avec le rétablissement de la glycémie normale - le monde sera à nouveau perçu comme étant aussi beau et aussi simple qu'avant, la joie de vivre sera retrouvée et les problèmes et les peurs auront disparu.

La personne se demandera même comment il se fait qu'elle ait pu avoir une vision aussi sombre, et elle rira d'elle-même !

Alcool et drogues

Un autre cas bien connu de changement d'état de conscience est celui qu'entraîne l'abus d'alcool. Lorsque quelqu'un boit trop d'alcool et qu'il est ivre, on dit qu'il n'est plus «dans son état normal». Mais ne plus être dans son état normal signifie percevoir le monde et agir d'une façon différente que celle qui est habituelle, c'est-à-dire avec une autre conscience de la réalité. Cette conscience se modifie à nouveau au fur et à mesure que le taux d'alcool diminue dans le sang, donc que l'irradiation sanguine redevient normale. L'esprit perçoit alors à nouveau son entourage de manière habituelle et agit en conséquence, ce qui n'était pas le cas peu de temps auparavant.

Les paroles prononcées et les actes accomplis sous l'empire de l'alcool sont souvent regrettés par la suite. Pourquoi ? Parce que le buveur «n'est plus le même», étant donné que ses irradiations sanguines ont été modifiées par la présence de l'alcool. S'il avait gardé «toute sa tête», c'est-à-dire si l'esprit n'avait pas perdu tout contrôle du cerveau et du corps, les paroles et les actes auraient été différents. Cependant, avec l'irradiation particulière que donne l'alcool, l'esprit ne peut plus se manifester pleinement : il est comme mis à l'écart, et la maîtrise de soi, le sens moral et la dignité - qui sont des attributs de l'esprit et non du cerveau - sont momentanément inopérants. Ce cas est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de le développer davantage.

Chaque drogue, qu'il s'agisse de l'alcool, du tabac, du haschich, de l'héroïne, de la cocaïne, des médicaments hypnotiques ou des barbituriques, ainsi que de toutes les autres substances qui vont être découvertes ou «inventées», prises médicalement ou non, séparément ou en cocktail, modifie les irradiations sanguines de façon particulière et entraîne des répercussions différentes sur les perceptions de l'esprit.

Ces modifications sont bien connues puisque ce sont les «effets» particuliers que recherche celui qui prend une drogue, et ces effets visent principalement à se couper de la réalité. En d'autres termes, lorsque l'esprit n'est pas heureux de la perception du monde qui est la sienne en raison de ses irradiations sanguines, il modifie celles-ci en prenant une drogue qu'il choisit en fonction des changements qu'il veut obtenir.

Surcharges en métaux lourds

A part les drogues prises volontairement, il existe d'autres substances qui pénètrent dans notre sang sans que nous l'ayons voulu et en modifient l'irradiation. Il s'agit par exemple des métaux lourds, comme le plomb, qui sont issus de la pollution de l'air, de l'eau ou des sols (Dr Michael Lesser, «La thérapie des vitamines et de l'alimentation»).

Non seulement le plomb entraîne à la longue des symptômes physiques d'intoxication mais il rend dépressif, altère la mémoire et la capacité de se concentrer, donne des cauchemars et provoque des hallucinations. Une personne dont le sang contient trop de plomb est sujette à de fausses perceptions, c'est-à-dire qu'elle voit, entend et sent des choses qui n'existent pas. Le taux de plomb, ainsi que celui d'autres métaux toxiques, est en général considérablement plus élevé chez les délinquants. D'après une étude faite en Suisse, le taux de plomb est deux fois plus important dans le sang des prisonniers que dans celui des autres groupes de la population. Il va de soi que le plomb ne peut être rendu responsable des actes répréhensibles commis par les prisonniers. Le plomb ne rend pas criminel mais, en modifiant l'irradiation du sang, il contribue à brouiller les perceptions et le jugement.

Même une substance utile à l'organisme en petite quantité peut, à haute dose, avoir des effets néfastes sur les irradiations. La teneur normale du sang en cuivre est chez l'être humain de 64 à 143 microgramme pour 100 ml. Lorsque ce taux dépasse le taux habituel, cette augmentation entraîne des modifications néfastes. Tout ce que perçoit l'esprit le rend irritable, colérique, mais aussi déprimé et paranoïaque. La mauvaise humeur et un «mal être» permanent s'installent.

Pour lutter contre cet état et diminuer le taux de cuivre sanguin, on utilise son antagoniste : le zinc. La prise de zinc chasse le cuivre excédentaire et modifie simultanément l'irradiation sanguine et l'état du malade qui peut alors rapidement perdre son humeur massacrante pour se sentir plein de joie et d'amour pour son entourage. D'ailleurs, cet état bienfaisant le quittera dès que le taux de cuivre augmentera. Une personne qui suit un traitement au zinc peut très facilement constater que son état s'améliore lorsqu'elle prend régulièrement ce remède et qu'il empire lorsqu'elle l'oublie.

Quelle que soit l'irradiation de son sang, l'être humain conserve sa faculté de libre décision et peut à tout moment essayer de rester calme et aimable avec son prochain, mais cela lui est rendu beaucoup plus difficile par l'excès de cuivre ou de toute autre substance susceptible de perturber l'irradiation sanguine.

La sensibilité aux différentes substances, alimentaires ou non, varie d'une personne à l'autre. Une substance peut être parfaitement bien tolérée par un grand nombre de gens, mais causer des troubles graves chez d'autres.

Des troubles de comportement perturbent alors leur vie et celle de leur entourage, jusqu'à ce que l'on trouve la cause réelle de leur état.

Les enfants hyperactifs

A partir du début de du siècle passé, par exemple, est apparu chez certains jeunes un comportement nouveau et inhabituel, qui a déjà conduit et continue à conduire beaucoup d'entre eux à la délinquance. Ces enfants sont hyperactifs, incapables de rester assis tranquillement, ils bougent sans cesse, touchent à tout et parlent trop. Leur capacité de concentration est très faible et ils se laissent facilement distraire. Ils ne peuvent mener à bien aucune action suivie, changent souvent d'activité et n'en terminent aucune. Ils sont également négligents, étourdis et insoucians. Malgré un grand besoin d'être aimés, ils ont beaucoup de mal à établir un contact avec autrui, surtout à cause de leur caractère imprévisible, entêté et récalcitrant, mais aussi menteur et dédaigneux, qui les amène à être rejetés par leur entourage.

L'hyperactivité qui caractérise ces enfants, jointe à leur hostilité à tout changement dans leur entourage, les rend méfiants, hostiles et agressifs. Ils taquinent constamment sans raison les autres enfants et les dérangent dans leurs jeux. Les bagarres sont courantes, et les coups violents. Cette violence peut aussi se manifester sur des objets : des jouets sont détruits, des meubles et des vitres sont cassés. Lors d'actes de violence de ce genre, l'enfant ne contrôle absolument pas ce qu'il fait. Il n'a même pas l'air d'être conscient de ses actes et ne s'en souvient pas après coup. Si, l'ayant pris sur le fait, on cherche à le raisonner, il donne l'impression d'être absent. Aucune remarque ou menace ne l'atteint. Il est inabordable, et par conséquent incorrigible.

Une expression utilisée à leur sujet est très significative à cet égard. En effet, on dit de ces enfants, qu'ils agissent comme s'ils étaient poussés par quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes, tellement ils ont l'air inconscient, non-concerné et «absent». Le centre de leur personnalité, leur esprit, ne semble pas être présent pour contrôler la situation. Leur corps agit de manière indépendante, comme sous l'effet de quelque chose de plus fort qu'eux !

Les parents, éducateurs et thérapeutes qui ont cherché à aider ces enfants se sont peu à peu rendu compte qu'il s'agissait d'une chose bien particulière, et que les explications habituelles (conflits parents-enfants, enfants gâtés, etc.) n'entraient pas en ligne de compte. On découvrit plus tard que ces troubles de comportement commençaient à se manifester lorsque les nourrissons abandonnaient la nourriture pour bébé pour adopter une alimentation courante. L'alimentation jouait donc un rôle sur l'évolution des troubles. Mais de quels aliments et de quelles substances s'agissait-il ? Personne ne le savait. Finalement, le responsable fut trouvé : le phosphate, additif utilisé comme agent conservateur dans les viandes et les saucisses, ou comme renforceur de goût dans les potages et les boissons à base de cola, et comme anti-agglomérant. L'ensemble des troubles du comportement dus à l'ingestion de phosphates reçut le nom de «syndrome psycho-organique» (S.P.O.). (Hertha Hafer, «La drogue cachée»)

Lorsque son alimentation ne contient plus aucun phosphate, un enfant S.P.O. a un comportement tout à fait normal et charmant. Il est présent, et conscient de ce qu'il fait. Mais il suffit qu'il consomme un aliment contenant cet additif pour que, vingt minutes plus tard, il ait retrouvé son état d'agitation et d'agressivité.

Le fait d'absorber beaucoup ou peu de phosphates ne modifie en rien le déclenchement des troubles, pas plus que le fait d'en réduire le taux. C'est la loi du tout ou rien. La présence de phosphates suffit à modifier l'irradiation du sang et à déclencher la phase de troubles S.P.O.

Lorsque les troubles se manifestent et qu'un régime sans phosphates est adopté, il faut trois jours pour que tous les symptômes disparaissent, et donc pour que l'irradiation du sang redevienne normale. Par contre, la prise de remèdes spécifiques a un effet plus rapide : différentes spécialités pharmaceutiques, mais aussi le simple vinaigre, peuvent amener, même en pleine crise, la disparition des troubles en une demi-heure !

Un adolescent S.P.O. qui consomme régulièrement des hamburgers, des saucisses et des boissons à base de cola peut devenir un être asocial ou un délinquant, et se réfugier dans la drogue. S'il suit un régime strict, sans phosphates, il corrige ses irradiations sanguines anormales et les maintient dans cet état, ce qui lui donne toutes les chances de réussir dans la vie.

Les carences en vitamines et minéraux

Les différents exemples mentionnés ci-dessus concernaient des cas où l'irradiation sanguine était modifiée par la présence d'une substance qui s'ajoutait à la composition normale du sang. Des modifications importantes dans les irradiations et les possibilités de l'esprit peuvent aussi survenir lorsque des substances entrant dans la composition normale du sang font défaut, par exemple certaines vitamines ou sels minéraux.

Une étude faite sur des volontaires nourris avec un régime équilibré, mais totalement dépourvu de vitamine B1, montra qu'au bout de trois mois, tous les volontaires étaient devenus irritables, déprimés et inquiets à l'idée qu'un malheur pourrait leur arriver. Certains eurent même l'impression que la vie ne valait plus la peine d'être vécue et manifestèrent le désir de se suicider.

Au cours du 6e mois de l'expérience, les troubles physiques étaient devenus si douloureux (maux de tête, nausées, vomissements violents) que l'on décida d'interrompre l'expérience, sans toutefois en informer les volontaires, pour éviter l'effet placebo lors de la réintroduction de la vitamine B1. Le régime alimentaire demeura donc le même, mais on y ajouta, à l'insu des participants, de la vitamine B1. En quelques jours, les volontaires retrouvèrent leur joie de vivre et leur clarté d'esprit, ils se montrèrent aimables, coopératifs et pleins d'initiative.

Que tous les volontaires aient eu peur qu'un malheur leur arrive (alors qu'ils n'étaient menacés en rien), et que cette peur ait disparu après l'absorption de vitamine B1, montre bien que c'est au niveau de la perception de l'esprit, et non dans l'esprit lui-même, que résidait le problème. Certes, pour les volontaires, la peur était tout à fait réelle, et ils durent se faire violence pour la vaincre. On ne peut toutefois la comparer à une peur légitime causée par un danger réel.

Au cours de l'expérience, l'esprit des volontaires ne s'est pas modifié à cause de la carence en vitamines B1, et il n'a perdu ni ses qualités ni ses facultés. Une chose matérielle comme une vitamine n'a pas la possibilité d'agir sur quelque chose d'immatériel comme l'esprit.

A la fin de l'expérience, l'esprit avait d'ailleurs retrouvé toutes ses caractéristiques. Cependant, une carence en vitamines peut agir sur l'irradiation du sang et sur ce que perçoit et ressent l'esprit.

L'exemple du magnésium est aussi très instructif. Un léger déficit magnésien rend irritable, nerveux, sensible au bruit, surexcité et anxieux. Un déficit plus grave peut perturber

davantage encore, si bien que le sujet est désorienté, follement agité, bruyant, agressif et sujet à des hallucinations.

Chez les alcooliques, les terrifiantes hallucinations du delirium tremens résulteraient en grande partie - en plus des atteintes au cerveau - d'un manque de magnésium, carence induite par la consommation d'alcool. Le comportement irascible et violent disparaît rapidement chez le malade si l'on fournit à son organisme le magnésium manquant pour rétablir une irradiation sanguine normale.

Un autre sel minéral, le lithium, est utilisé en psychiatrie pour équilibrer le comportement des maniaco-dépressifs. Les besoins organiques en lithium sont extrêmement faibles. Chez une personne en bonne santé, un apport de lithium est rapidement éliminé dans les urines, alors que les maniaco-dépressifs le retiennent, même en quantités élevées, et ne commencent à l'éliminer que lorsqu'ils se rétablissent. C'est comme si l'organisme conservait le lithium dont il a besoin pour en avoir suffisamment en réserve dans le sang. Étant donné que l'alimentation contient très peu de lithium, il doit évidemment être fourni aux malades, et cela en quantités importantes (950 à 1500 mg par jour).

L'organisme l'utilise alors pour maintenir l'irradiation sanguine dont l'esprit a besoin pour conserver son emprise sur le corps. Effectivement, lorsque le taux de lithium sanguin atteint un niveau suffisant, la guérison intervient au bout d'une à deux semaines. Les malades continuent généralement à prendre du lithium en permanence à titre préventif, ce qui ne serait en fait nécessaire que si le taux de lithium diminuait à nouveau dans le sang.

Influence des glandes endocrines

Nous avons avant tout mentionné jusqu'à présent les modifications d'apports et les interférences entre les différents éléments en présence (le manque de zinc qui entraîne une augmentation du taux de cuivre, par exemple). Il est clair cependant que les maladies qui affectent des organes importants pour l'élaboration, le maintien et le contrôle de la composition sanguine - ce qui est le cas des reins, mais surtout du foie - jouent aussi un rôle très important. Il faudrait également mentionner le rôle fondamental des glandes endocrines telles que la thyroïde, l'hypophyse ou les surrénales. Ces glandes sont dites «endocrines» parce que leurs sécrétions (les hormones) sont déversées directement dans le sang, alors que les sécrétions des glandes exocrines se font vers l'extérieur du corps dans les émonctoires (sucs digestifs dans l'intestin, sueur des glandes sudoripares de la peau). L'importance des sécrétions hormonales est encore trop peu connue ; pourtant, elles sont déterminantes pour l'irradiation du sang et les possibilités de l'esprit.

Nous avons l'habitude de penser que le cerveau est le grand centre d'où tout part et dont tout dépend. Or, sans la glande thyroïde et ses sécrétions, un être humain ne peut absolument pas penser avec son cerveau, il n'a aucune sensation, aucun besoin, aucun désir, ni aucune vie intellectuelle. Le cerveau et les nerfs sensitifs dorment. Les yeux voient, les oreilles entendent, mais le sujet est comme aveugle et sourd. En médecine un être humain qui se trouve dans cette situation est appelé un «légume».

L'absence d'hormones thyroïdiennes dans le sang empêche l'esprit d'utiliser le cerveau. L'outil est là, mais l'utilisateur est comme absent. Il est déconnecté, débranché. Une carence dans les irradiations sanguines ne lui permet pas d'utiliser son outil.

Un simple apport d'hormones thyroïdiennes remédie à cette situation. Le patient se réveille de sa torpeur, il sent, enregistre, réagit et est à nouveau capable de penser.

L'activité des glandes endocrines varie dans le temps. Le thymus, par exemple, situé à la base du cou, derrière le sternum, est avant tout actif pendant l'enfance, mais s'atrophie et disparaît à partir de l'adolescence. Les glandes génitales, quant à elles, n'entrent pleinement en activité qu'à la puberté, et elles sont moins actives à la fin de la vie. Ces variations, ainsi que tous les autres changements auxquels est soumis l'ensemble de l'organisme au cours de l'enfance, de la croissance, de la maturité et de la vieillesse, font que la composition du sang varie avec le temps, offrant ainsi une irradiation différente aux divers âges de la vie.

A cela vient encore s'ajouter le fait qu'à la naissance chacun reçoit un corps dont les organes sont plus ou moins forts ou faibles, suivant l'hérédité.

Ces différences entraînent tout naturellement des possibilités diverses dans l'élaboration du sang. Les différents genres d'irradiations qui en résultent offrent par conséquent aussi à l'esprit des ponts lui permettant de se manifester de diverses façons. On a remarqué ces différences depuis fort longtemps et classé les êtres humains doués de caractéristiques similaires en grands groupes : les tempéraments.

Les tempéraments

Il existe quatre tempéraments de base : le sanguin, le mélancolique, le colérique et le lymphatique. La sagesse populaire a d'ailleurs reconnu à quel point le tempérament était lié au sang, puisqu'elle parle de sang chaud, de sang irritable, de sang lourd, etc.

Chacun a par hérédité un tempérament ou une combinaison de tempéraments. Cependant, au cours de la vie, tous les êtres humains - et ceci indépendamment de leur tempérament originel - passent, à cause des modifications de l'irradiation de leur sang, par quatre grandes phases de vie, chacune teintée par les caractéristiques d'un des quatre tempéraments.

Les tempéraments peuvent donc être classés en quatre périodes d'âge offrant, selon les irradiations qui leur sont propres, des possibilités différentes à l'esprit pour son séjour terrestre.

Le tempérament sanguin correspond à l'enfance. Il est fait de joie de vivre, d'enthousiasme et d'insouciance, de spontanéité et d'effervescence. C'est la vie sans soucis, au jour le jour. On pourrait dire que l'esprit prend les choses un peu à la légère, de manière irresponsable. Et il en est bien ainsi, car l'enfance est la période au cours de laquelle l'esprit ne fait que découvrir le monde où il vient de s'incarner. Avant d'en avoir compris le fonctionnement par des expériences vécues, il ne peut évidemment avoir un comportement responsable. Ce n'est qu'à l'adolescence que son apprentissage devient suffisant pour lui permettre de commencer à agir de façon consciente et adulte.

A ce moment-là, le tempérament change et l'esprit baigne dans les irradiations sanguines du tempérament mélancolique. La période mélancolique de l'adolescence, avec ses rêveries nostalgiques, permet aux jeunes gens et aux jeunes filles de prendre conscience du sérieux de la vie et de se préparer peu à peu à l'action. Avec le réveil des glandes sexuelles, l'irradiation du sang se modifie grandement. Grâce au nouveau pont d'irradiations qui lui est offert, l'esprit est en contact beaucoup plus étroit avec la réalité. Il cesse de «papillonner» comme il l'a fait

durant sa vie d'enfant et voit de plus en plus clairement les responsabilités qu'il doit endosser pour ses actes. Les grands élans nostalgiques et l'aspiration vers des idéaux élevés qui caractérisent cette période aident les futurs adultes à diriger leurs actes de manière harmonieuse et juste.

L'action proprement dite ne débute qu'à la fin de l'adolescence avec l'âge du tempérament colérique de l'adulte. L'apprentissage puis la prise de conscience ont été faits, l'esprit peut commencer à concrétiser sa volonté dans la vie terrestre. Il la marque de son empreinte, la transforme, produit des fruits et réalise ses œuvres. Le sang «irritable» du tempérament colérique pousse à l'action, rend impatient d'agir et de réaliser quelque chose. L'esprit n'a plus le temps, ni l'envie de mener une vie passive. Il cherche à construire tant qu'il est sur terre.

A la fin de la vie, l'esprit doit apprendre à laisser derrière lui le terrestre qu'il va bientôt quitter et à se tourner vers le haut. Le tempérament lymphatique qui s'installe avec la vieillesse contribue à ce détachement progressif. Le besoin de s'affirmer et d'agir dans la matière diminue et est remplacé par un désir profond de comprendre le sens de toute chose et de l'existence. L'action fait place à des méditations sereines sur les expériences vécues et les accomplissements passés. Si l'âge du tempérament lymphatique est pleinement vécu, la mort sera affrontée sans appréhension et l'esprit se détachera facilement de son enveloppe terrestre.

Grâce aux différents tempéraments, l'esprit bénéficie donc des irradiations sanguines qui lui permettent de profiter au mieux de la vie.

Les états d'âme

La connaissance du lien entre les tempéraments et l'irradiation sanguine nous donne une indication thérapeutique concernant le traitement des dépressifs et des maniaco-dépressifs.

Autrefois, on parlait de crise de mélancolie pour désigner ce que nous nommons aujourd'hui «dépression nerveuse». Y aurait-il une relation entre l'état dépressif et le tempérament mélancolique, ou plus précisément, le genre d'irradiations qui prédominent dans le tempérament mélancolique ? Si la dépression n'est pas une caractéristique du tempérament mélancolique, on peut toutefois constater que les personnes de tempérament mélancolique sont en général plus facilement sujettes aux dépressions. L'état dans lequel se trouve quelqu'un de déprimé ne ressemble-t-il pas aux caractéristiques déformées, accentuées, voire caricaturales du tempérament mélancolique ? Le regard sérieux porté sur la vie par la personne de tempérament mélancolique n'est plus source de réflexion mais d'oppression, les rêveries se transforment en analyses morbides, la nostalgie en anxiété, la tristesse en découragement et en peur.

Chez les maniaco-dépressifs, les crises de manie qui alternent avec les crises de dépression ressemblent à une caricature du tempérament sanguin. L'activité et la joie de vivre propres à ce tempérament se transforment en hyperactivité et en surexcitation, la vie au jour le jour devient de l'insouciance, et la spontanéité de l'incohérence et de l'irresponsabilité. Le traitement de ces deux maladies devrait donc être axé sur la modification de l'irradiation du sang dans le but de rétablir une composition sanguine qui corresponde à celle du tempérament pur et non déformé.

Il est d'ailleurs intéressant de se demander pourquoi on parle de *manque de pression* pour les dépressifs et à quelle pression il est fait allusion. L'observation des personnes déprimées a

conduit à l'utilisation de ce terme parce que toute leur manière d'être, leur aspect, ce qui «irradiait» d'elles révélait un manque de «pression». Il ne s'agit évidemment pas de la pression sanguine, ni d'une hypothétique pression nerveuse, mais d'une pression intérieure, celle qui fait que l'expression de notre volonté, c'est-à-dire la pression que nous exerçons sur l'extérieur par notre manière d'être, nos paroles et nos actes, fait *im*-pression sur les autres.

Nous avons déjà vu que c'est à l'esprit que revient le rôle capital de centre de la volonté et de la personnalité. Nous pouvons bien sûr exprimer quelque chose intellectuellement et faire les mimiques et les gestes correspondants, mais l'effet sera tout différent de l'expression pleine de chaleur et de vie qui résulte de la participation de l'esprit. La différence est la même que celle qui sépare un «merci» de simple politesse d'un «merci» venant du fond du cœur.

Chez une personne déprimée, l'irradiation du sang n'offre pas un pont suffisant pour que l'esprit puisse agir dans sa pleine mesure, impressionner normalement son entourage et contrebalancer ou équilibrer la pression venant de l'extérieur. Au contraire, l'esprit du déprimé n'est pas seulement impressionné par la pression externe, il est écrasé par elle, d'où ses peurs, son désespoir et l'abandon de la lutte. Il ne se sent plus à la hauteur, et momentanément... il ne l'est plus ! Une certaine irradiation sanguine lui fait défaut. Une psychothérapie ne sera couronnée de succès que si l'esprit peut être touché et que, par sa réaction, il modifie l'irradiation du sang, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Toutefois, une thérapeutique au niveau du sang est aussi possible. Elle consiste en une correction et une réadaptation des irradiations du sang aux besoins de l'esprit, afin que celui-ci puisse à nouveau affirmer et extérioriser toutes ses potentialités.

L'arriération mentale

La connaissance des irradiations sanguines ouvre un autre champ d'application thérapeutique, il concerne les enfants arriérés, qui pourraient être radicalement secourus, affirme l'auteur du Message du Graal, si un pont nécessaire au développement de leurs forces leur était fourni. Ne sont évidemment concernés que les cas où le cerveau n'est pas lui-même malade.

Habituellement, les différents degrés d'arriération mentale sont déterminés à partir du test du quotient intellectuel (Q.I.). Alors qu'en moyenne, le Q.I. d'un être humain normal est d'environ 100, celui des débiles mentaux est situé entre 50 et 85, celui des débiles profonds entre 30 et 50, et les arriérés profonds ont un Q.I. inférieur à 30.

Comme son nom l'indique, le test du quotient intellectuel détermine le degré de développement des facultés intellectuelles. Mais cette approche peut nous mettre sur une fausse piste, car le cerveau n'est pas l'être humain. Il serait beaucoup plus indiqué de considérer l'esprit et de comparer le développement des arriérés au développement d'un enfant normal. Cette approche nous montrerait que les arriérés profonds ont le niveau de développement d'un enfant de 2-3 ans, les débiles profonds ont atteint le niveau de développement d'un enfant de 6-7 ans, et les débiles mentaux ont un niveau de développement correspondant tout au plus à celui d'un enfant de 10-11 ans.

Nous devons à présent nous demander pourquoi le développement de ces arriérés ne peut aller au-delà du stade qu'ils ont atteint. Le cerveau ne peut être tenu pour responsable de l'interruption du développement, puisqu'il est l'outil de l'esprit. C'est donc du côté de l'esprit qu'il nous faut chercher. Pourquoi celui-ci n'a-t-il pas réussi à aller plus avant dans les

différents stades de développement par lesquels passent tous les esprits lors de leur vie terrestre ? La réponse est que le pont d'irradiation nécessaire à cet effet lui a fait défaut. Certes, chez ces enfants, le corps se développe, mais il manque à leurs irradiations sanguines le genre d'irradiation qui aurait permis à l'esprit de faire progresser les facultés intellectuelles parallèlement au développement du corps. L'esprit peut donc être parfaitement sain en soi et évolué, mais ne pas pouvoir l'exprimer vers l'extérieur à cause de carences au niveau du sang.

Le traitement des «arriérés mentaux» devrait donc consister avant tout à modifier les irradiations sanguines pour offrir à leur esprit le pont dont il a besoin pour développer les facultés qui sommeillent encore en lui.

Le phénomène de la voyance

Nous avons vu que les irradiations du sang sont de genres différents, tout comme le sang est constitué d'éléments différents. Nous pourrions illustrer cela en disant que chaque irradiation particulière du sang a une couleur précise et que l'ensemble de ces couleurs forme l'irradiation générale du sang. L'irradiation d'un sang sain contiendra donc toutes les couleurs et offrira ainsi à l'esprit tout ce qu'il lui faut. Cependant, les proportions de ces couleurs varient d'un sang à l'autre. Certains sangs contiendront, par exemple, beaucoup de vert et de jaune, mais peu de bleu, alors que chez d'autres, c'est la couleur bleue ou violette qui prédominera.

L'ensemble des possibilités de mélanges de couleurs offre une variété infinie de ponts différents, permettant de répondre à la diversité des esprits humains.

Mais en plus des proportions variables des différentes couleurs entrant dans la composition des irradiations, les sangs peuvent aussi se distinguer par la qualité des couleurs. Celles-ci peuvent être plus ou moins pures et posséder un éclat plus ou moins lumineux. Elles peuvent être sombres ou, au contraire, très claires et très vives. Comme on peut facilement l'imaginer, une irradiation jaune sale n'offre pas les mêmes possibilités que celle d'un jaune d'or flamboyant. Afin d'illustrer la différence qui existe entre le genre et la qualité des irradiations, abordons le phénomène de la voyance.

Un voyant est une personne qui voit ce qui se passe sur des plans de la création autres que celui que nous pouvons voir avec nos yeux de matière dense. On croit généralement que la voyance est une faculté particulière que possède l'esprit du voyant. En réalité, la voyance n'est pas une faculté de l'esprit, mais elle dépend d'un genre d'irradiation du sang bien particulier, qui peut donc se modifier avec le temps, parallèlement aux modifications de la composition du sang, ce qui explique que cette faculté puisse apparaître brusquement, pour diminuer, ou même disparaître par la suite.

Les irradiations du sang de la plupart des gens ne leur permettent pas de voir avec d'autres yeux que ceux du corps physique. Mais, en plus de son corps physique, l'esprit incarné est revêtu de toutes les enveloppes des différents plans qu'il a traversés pour arriver sur terre. Chacune de ces enveloppes constitue le corps dont il a besoin lors de son passage sur ces plans. Comme le corps de matière dense, ces corps possèdent des organes de perception, et donc aussi des yeux. S'ils ne sont pas en activité, c'est qu'habituellement seuls les organes de perception du corps correspondant au plan où se trouve l'esprit sont en fonction.

Certains êtres, cependant, possèdent un genre particulier d'irradiation sanguine qui permet aux yeux d'un de leurs corps plus subtils de devenir opérationnels. Cette irradiation spéciale

connecte, ou branche avec l'esprit, les yeux d'une autre enveloppe ; elle fraye un chemin à cette vision et permet à l'esprit du voyant de capter quelque chose en plus.

La vision diffère grandement d'un voyant à l'autre. Ils ne voient pas tous la même chose, à l'aide des mêmes yeux. Pour certains, la vision porte sur le plan astral, d'autres voient le plan de matière subtile ou un degré particulier de ce plan, etc.

Si la faculté de voyance dépend d'un genre bien précis d'irradiation du sang, ce qui est vu dépendra de la qualité de ces irradiations. Plus les irradiations seront fines et pures, plus la vision sera élevée, donc plus les yeux avec lesquels la vision sera effectuée appartiendront à un corps éthéré. Bien entendu, cette finesse et cette pureté d'irradiations ne peuvent s'acquérir par un régime particulier ou par un apport dans le sang de substances spéciales. Un autre facteur intervient ici : l'esprit. Celui-ci, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, joue un rôle déterminant dans l'élaboration des irradiations sanguines.

Chapitre 6 : L'influence de l'esprit sur l'irradiation du sang

Telles qu'elles ont été décrites jusqu'à présent, les irradiations sanguines semblaient avant tout déterminées par des facteurs matériels comme l'hérédité, la nourriture et le bon ou le mauvais fonctionnement des organes du corps. Nous allons voir maintenant que ce n'était là qu'une partie de la réalité et qu'en fait l'esprit peut aussi influencer et modeler l'irradiation du sang.

La puissante influence de l'esprit

Les recherches sur l'origine de l'être humain ont montré que, dans la chaîne évolutive des espèces animales, l'homme descend du singe. Si la filiation entre le corps des grands singes et le corps humain est facile à établir, les scientifiques en sont encore à se demander comment s'est effectué le passage qualitatif du psychisme rudimentaire des grands singes à celui très développé des êtres humains. Ce que nous avons vu à propos de la constitution de l'être humain, à savoir que l'esprit n'était pas le corps, va nous permettre de répondre facilement à cette question. Ce qui descend du singe, c'est le corps physique de l'homme, son enveloppe la plus extérieure, son outil, et non l'esprit, le noyau qui l'anime. Jusqu'à la venue du premier homme sur terre, ce ne furent toujours que des âmes animales qui s'incarnèrent dans les corps des grands singes. Dès l'incarnation des premiers esprits humains, le corps a évolué et s'est ennobli sous l'influence de l'esprit. Il a perdu son aspect animal pour devenir un corps aux caractéristiques humaines.

L'homme descend physiquement du singe, et pourtant, malgré certaines similitudes de base, la composition fondamentale de son sang est très différente. Étant produits par des corps de même origine, les deux sangs devraient se ressembler bien davantage. D'où viennent donc les grandes différences qui existent entre eux, si ce n'est de quelque chose d'autre que le corps ? En effet, le sang ne doit pas seulement être mis en relation avec le corps, mais aussi avec le noyau qui anime ce corps : l'âme animale pour les animaux, l'esprit pour les êtres humains. Selon leurs caractéristiques, ces noyaux modèlent le sang qui est produit par le corps et lui donnent une touche personnelle. La personnalisation du sang est indispensable puisque l'esprit humain - de même que l'âme animale - ne peut agir que par l'intermédiaire des irradiations du sang, et seulement lorsque celles-ci correspondent à sa nature. Or, si l'irradiation du sang des grands singes a permis la liaison et l'incarnation des premiers esprits humains, elle n'en restait pas moins adaptée à l'expression de l'âme animale. L'esprit humain, dont les possibilités sont autres, ne pouvait l'utiliser telle quelle, sans limiter grandement ses possibilités d'expression.

A l'origine, l'irradiation du sang des grands singes ne répondait pas entièrement aux besoins de l'esprit mais, par son activité, celui-ci contraignit le corps à modifier la composition du sang qui «s'humanisa» peu à peu, se différenciant ainsi du sang animal.

Une situation similaire a lieu au cours de la grossesse. Comme nous l'avons vu, c'est au milieu de celle-ci que le sang du fœtus acquiert une composition permettant l'incarnation de l'esprit. Mais si le sang et son irradiation lui permettent de se lier au corps, ils n'en sont pas moins, tout comme le corps, le résultat de l'hérédité. Ils ne correspondent pas exactement à l'esprit qui devra leur donner les caractéristiques qui lui sont propres. L'individualisation des caractéristiques du sang se fait en suivant la loi biologique de l'adaptation. En utilisant le corps d'une certaine manière, l'esprit pousse l'organisme à s'adapter à lui, et non seulement le corps mais aussi le sang acquièrent peu à peu les caractéristiques propres à l'esprit en question.

Le sang lorsque survient la mort

Le rôle de l'esprit sur la formation du sang est donc beaucoup plus important que ne le laisse entendre la physiologie. Cette influence se manifeste aussi de manière frappante lorsqu'on examine ce que devient le sang à la mort du corps physique.

Logiquement, si le sang n'était en relation qu'avec le corps, il devrait rapidement «mourir» lui aussi, c'est-à-dire se décomposer à la mort du corps. Or, le sang survit jusqu'à plusieurs jours après la mort !

Pour comprendre ce qui fait que le sang survit quelque temps au corps, il faut savoir que la mort physique n'est pas la mort de l'esprit, et que celui-ci ne se détache que progressivement, au cours des jours qui suivent le décès, de l'enveloppe (le corps) qu'il avait utilisée lors de son séjour terrestre. L'esprit étant lié au corps par le sang, il est normal que ce soit le sang qui «meure» le dernier, étant donné qu'il reste soumis à l'irradiation de l'esprit pendant plus longtemps. Lorsque l'esprit s'est complètement détaché du corps, le sang disparaît, les vaisseaux sont vides et ne contiennent plus que quelques résidus. La mort est alors définitivement consommée ; la disparition du sang en témoigne.

Si, après la mort du corps, l'esprit lui demeure attaché pendant des heures ou quelques jours, selon les cas, ce n'est évidemment pas à cause des irradiations du sang, qui doivent être extrêmement faibles puisque le corps est déjà froid. Pour trouver la raison pour laquelle la liaison subsiste, il faut se tourner vers l'esprit. En effet, celui-ci peut ne pas être prêt à partir alors que le corps est déjà arrivé à sa fin. Un temps plus ou moins long sera alors nécessaire à l'esprit pour que ses irradiations s'orientent différemment, c'est-à-dire non plus vers la terre - sur laquelle il ne peut plus séjourner - mais vers l'étape suivante de son pèlerinage à travers la création.

Il est intéressant de souligner ici deux points concernant les miracles de rappels à la vie par Jésus. Premièrement, ces rappels ont toujours eu lieu dans les quelques jours qui suivaient le décès, et jamais des semaines après, donc à un moment où l'esprit ne s'était pas complètement détaché du corps et où le sang n'avait pas encore disparu ! Plus tard, une résurrection n'aurait pas été possible. Deuxièmement, les récits de ces miracles nous montrent que Jésus n'a jamais agi sur le corps ou le sang des défunts, mais qu'il a toujours appelé leur esprit à réintégrer le corps. En effet, c'est l'esprit qui redonnera au sang son irradiation, donc sa force, et par là même la vie à l'organisme.

Voyons maintenant l'influence que possède l'esprit sur le processus de séparation qui s'opère entre lui et le corps physique et qui aboutit à la mort, donc le processus de séparation qui a lieu avant la mort. Ici aussi, l'influence de l'esprit est déterminante.

A la fin de la vie, avec la fatigue et l'usure des organes, le corps ne produit plus une irradiation aussi forte. Son lien avec l'esprit commence alors à se relâcher. Mais ce lien ne dépend pas seulement de l'irradiation du sang : l'irradiation de l'esprit y participe aussi. Suivant le niveau d'évolution de l'esprit et les irradiations qui en résultent, le lien se défera plus ou moins vite et plus ou moins facilement.

Dans le meilleur des cas, l'esprit a acquis suffisamment de sagesse au cours de son incarnation pour comprendre que quitter son enveloppe physique ne correspond qu'à la fin d'une vie terrestre, et non à la fin de son existence en tant qu'esprit. Il saisira aussi que son existence se

poursuit sur d'autres plans, que cela représente un progrès pour lui et qu'il peut s'y préparer avec joie. Il y aspirera même et, comme on peut l'entendre ici et là, il sera «prêt à mourir».

Les irradiations qu'émet un esprit prêt à quitter le plan terrestre sont orientées vers le haut ; elles ne renforcent donc plus autant les irradiations du sang. Lorsque celles-ci deviendront trop faibles, elles libéreront l'esprit dont les irradiations ne participent déjà presque plus à la liaison. L'esprit se détachera alors en douceur. Une telle séparation est qualifiée de mort naturelle et, comme toute chose naturelle, elle se déroule sans souffrance.

La séparation entre l'esprit et le corps peut être rapide lorsque l'esprit a fait son temps sur terre et qu'il est intérieurement prêt à la quitter.

Par contre, dans certains cas, le processus de séparation qui mène à la mort s'étend sur des semaines, voire des mois. Cela se produit lorsque l'esprit a peur de quitter la vie, soit parce que la séparation est prématurée, soit parce que, croyant que tout est terminé avec la mort de son corps physique, le mourant a peur de la mort et cherche à la repousser par tous les moyens. L'esprit s'efforce alors de rester relié à son corps. Ce désir intense le fait irradier vers le bas, ce qui renforce l'irradiation du sang et entretient la vie dans le corps. Il fait durer le corps, malgré sa décrépitude, au-delà d'une limite que n'aurait pas pu franchir quelqu'un de moins attaché à la terre. Il en résulte une agonie pénible durant laquelle le corps malade et épuisé oscille constamment entre la vie et la mort et se trouve contraint de poursuivre son activité, pratiquement par la seule volonté de l'esprit qui est terrorisé par ce qu'il considère comme sa fin. Le pont d'irradiations est si faible qu'il menace à tout moment de se rompre. On dit alors avec raison que la vie d'une telle personne «ne tient qu'à un fil».

Prolonger la vie

C'est aussi grâce à cette possibilité d'action de l'esprit sur les irradiations du sang que s'explique le fait que certains malades ou accidentés survivent, malgré les pronostics très défavorables, alors que d'autres succombent à des maux beaucoup plus légers. Chez les premiers, la rage de vivre entretient les irradiations et favorise la guérison, alors que les seconds, en abandonnant trop tôt, privent leurs irradiations sanguines de tout ce que l'esprit pouvait leur apporter.

Toutefois, la volonté de survivre ne suffit pas toujours, car le corps physique a ses limites. Il n'est pas fait pour durer éternellement, comme c'est le cas de l'esprit. Malgré tout, si actuellement le désir de survivre aboutit souvent à un résultat positif, c'est que, paradoxalement, le mode de vie de l'être humain est le plus souvent contraire aux impératifs physiologiques du corps. L'esprit n'a pas fini son temps sur terre que déjà le corps est défaillant et la vie écourtée.

L'esprit n'est donc pas mûr pour quitter le plan terrestre, et il pourra s'y accrocher jusqu'à un certain point grâce aux forces dont il fait bénéficier les irradiations sanguines que le corps n'était plus à même de fournir.

Observés de ce point de vue, les procédés utilisés pour garder en vie des personnes dans le coma s'éclairent d'un jour nouveau. Le maintien des fonctions cardiaques et respiratoires par des machines, et de la pression sanguine par des médicaments, de même que l'alimentation par la nutrition artificielle, ne sont pas, à eux seuls, la raison de la survie du malade ou du blessé. L'être humain n'est pas capable d'offrir à un mourant une vie plus longue que celle qui

est prévue pour lui. Avec les soins, on ne fait que prolonger sa vie jusqu'à la durée normale qui aurait été la sienne si celle-ci n'avait pas été raccourcie par les maux qui touchent son corps.

Il est tout à fait impossible que l'être humain rallonge par quelque moyen technique que ce soit la durée prévue de l'incarnation d'un esprit humain. Les soins ne font qu'assurer la continuité de la liaison et non donner de la vie, car la vie ne se situe ni dans le cœur ni dans les poumons.

En étant artificiellement stimulés, ces organes contribuent à produire une irradiation sanguine permettant de conserver la liaison avec l'esprit, le véritable noyau qui anime le corps. Et c'est l'esprit, même s'il n'est pas conscient terrestrement, qui maintient la vie dans l'organisme.

Si l'esprit a fait son temps sur terre, rien ne réussira à le maintenir ici-bas. Par contre, si son heure n'est pas encore venue, l'action conjointe de ses irradiations et de celles que son sang réussit à acquérir grâce aux soins dont on l'entoure, lui permettra de prolonger son séjour terrestre.

Lorsque ce pont est suffisamment fort, la personne sort du coma et peut à nouveau poursuivre sa vie consciemment, mais lorsqu'il est trop faible, la liaison est bien maintenue, mais pas suffisamment pour que l'esprit soit étroitement relié au corps. Le corps continue de fonctionner, mais l'esprit est plus ou moins inconscient terrestrement ; c'est ce qui se produit dans les comas dépassés, où la liaison est si faible que le simple fait de débrancher les appareils entraîne l'arrêt des fonctions cardiaques et respiratoires et, par conséquent, la mort du corps.

L'être humain ne pouvant pas, médicalement parlant, entretenir la vie, mais «seulement» conserver au corps sa faculté de produire une irradiation sanguine, le rêve des personnes qui ont fait congeler leur corps en vue d'une réanimation future - lorsque les progrès techniques et médicaux seront plus avancés - ne pourra jamais se réaliser.

Le corps humain n'est pas une simple machine que l'on peut brancher sur un courant. Les appareils techniques et les médicaments ne peuvent que contribuer à renforcer une liaison déjà existante, mais ils ne sont pas capables de la créer de toutes pièces. Or, après des décennies ou des siècles de congélation, une telle liaison n'existe plus.

En admettant, à la limite, qu'un traitement réussisse à rétablir la liaison, un autre obstacle insurmontable se présenterait. Pendant les décennies écoulées, l'esprit aurait poursuivi son évolution et se serait transformé. Son ancien corps ne pourrait plus lui servir d'outil, car il ne lui serait plus approprié.

Pour retourner sur terre, l'esprit doit obligatoirement passer à nouveau par l'incarnation dans un nouveau corps et par la naissance.

Le sommeil

L'influence que peut avoir l'esprit sur les irradiations du sang apparaît aussi lorsqu'on examine les processus qui ont lieu pendant le sommeil. Avec l'effort et la fatigue, des toxines sont produites par l'organisme et se répandent dans le sang, ce qui change sa composition, et l'irradiation qui en résulte invite et prédispose au repos et au sommeil. L'esprit commence à se

désintéresser de l'activité en cours, l'attention et la concentration diminuent, l'envie de se délasser apparaît. Si elle s'accroît, le sommeil gagnera vite la personne fatiguée. Pendant le sommeil, le corps se repose et le cerveau devient inactif. Mais l'esprit, lui, n'a pas besoin de dormir et, lors des cinq ou six phases de sommeil paradoxal que comporte une nuit de sommeil, il est même en très grande activité. Vu de l'extérieur, le dormeur rêve, mais ses rêves ne sont en fait rien d'autre que des phases spéciales d'activité de l'esprit auxquelles ne participent ni le cerveau ni le corps.

Ces phases sont indispensables à l'esprit. C'est en de tels instants, lorsqu'il est libéré de la pesanteur du corps physique, qu'il entre plus facilement en contact avec son plan d'origine et qu'il peut puiser des forces spirituelles à la source. «Il (l'Éternel) en donne autant à ses bien-aimés pendant leur sommeil», dit la Bible (psaume 127). Non seulement l'esprit, mais aussi le corps, bénéficiera de ces forces en raison de l'irradiation plus puissante qui en résultera.

Si l'on prive systématiquement une personne des phases du sommeil R.E.M. en la réveillant dès qu'une phase débute - ce qui se décèle facilement grâce à l'électro-encéphalogramme - et ceci nuit après nuit, on la fait rapidement décliner, étant donné que les irradiations de son esprit ne sont plus suffisantes pour maintenir une liaison normale, bien que le corps et le cerveau aient eu tout le repos nécessaire.

Lorsqu'une personne se couche et que les irradiations de son sang induisent le sommeil, l'esprit peut suivre cette impulsion et permettre au sommeil de s'installer ou il peut refuser cette invitation au sommeil afin de rester éveillé. Il faut pour cela que la personne cesse d'être inactive, qu'elle s'intéresse à quelque chose et redevienne active. L'irradiation de l'esprit se renforce et renforce à son tour celle du sang. Les plus grandes fatigues peuvent être surmontées et repoussées si l'esprit le veut, car il peut à tout moment changer l'irradiation du sang.

Un danger ou une peur peut aussi contribuer à maintenir l'état de veille, non parce que la peur défatigue le cerveau, mais parce que, en réagissant, l'esprit transforme l'irradiation du sang.

L'insomnie est due à des irradiations sanguines qui entravent le relâchement nécessaire entre l'esprit et le corps, soit qu'une cause physique agisse sur la composition du sang (foie malade, carence en sels minéraux, prise d'excitants, etc.), soit que l'irradiation de l'esprit maintienne une irradiation sanguine non favorable à l'endormissement (pensées obsédantes, soucis, peurs). Les somnifères modifient l'irradiation du sang dans un sens favorable au sommeil mais néfaste aux phases R.E.M., qu'elles raccourcissent.

Au réveil, l'esprit influence aussi les irradiations du sang. En effet, à la fin d'une nuit de sommeil, l'irradiation du sang n'est plus la même que celle qui a amené le sommeil. Elle est redevenue normale grâce au repos. L'esprit peut alors facilement s'y relier étroitement dès le réveil... s'il le veut !

Si tel n'est pas son désir, il peut fort bien repousser la reprise de conscience graduelle qui a lieu et décider de prolonger l'état de semi-conscience dans lequel se trouve son corps. Il peut aussi décider de se replonger complètement dans le sommeil en ne s'ouvrant pas lui-même au monde extérieur.

Si le réveil a lieu brusquement au milieu de la nuit, lorsque la liaison entre l'esprit et le corps est fortement distendue, la modification des irradiations sanguines prend un temps plus long

que le réveil naturel du matin. Si on secoue le dormeur, il ne réagit d'abord pas, puis il prend conscience qu'il est secoué, sans toutefois savoir où il est, ni ce qui se passe. Progressivement, à mesure que les irradiations se modifient, il reprend conscience, bien qu'il soit encore incapable de se mouvoir. La prise de conscience s'accroît et, dès que l'irradiation sanguine a changé suffisamment, il est capable d'agir.

A partir de ce moment, le réveil se fait beaucoup plus vite, car l'esprit agit aussi sur l'irradiation du sang alors que, jusque-là, c'était surtout le corps, que l'on secouait, qui agissait sur elle.

Lorsqu'on s'impatiente du temps que met à se réveiller une personne brusquement tirée de son sommeil, il n'est pas rare qu'elle dise : «Laissez-moi reprendre mes esprits !» ou : «Laissez-moi revenir à moi !» Ces réponses traduisent très justement le processus : d'abord, le corps doit «reprendre l'esprit», c'est-à-dire le ramener à lui en modifiant l'irradiation sanguine, puis l'esprit doit faire un effort pour revenir jusqu'à son corps en branchant la longueur d'onde de ses irradiations sur celle du sang.

En dehors du sommeil et de la mort, l'esprit influence l'irradiation du sang de multiples manières, la modifiant et l'adaptant toujours à son état du moment, c'est-à-dire en lui donnant les caractéristiques qui correspondent aux siennes.

Cette adaptation constante des irradiations du sang à l'état et à la volonté de l'esprit est indispensable parce qu'une incarnation est une expérience que l'esprit vit dans un corps, grâce au corps et à travers le corps. Ce que l'esprit ressent ou désire doit donc aussi se manifester dans le corps pour que l'esprit puisse le vivre et le ressentir terrestrement.

La modification de l'irradiation du sang par l'esprit est le moyen d'arriver à cette fin et de donner les impulsions nécessaires aux changements qui se produisent au niveau du corps.

Si, en cas de danger par exemple, l'irradiation du sang n'était pas modifiée par la présence de sécrétions d'adrénaline, l'esprit ne ressentirait pas toute l'urgence de la situation.

Certes, il verrait l'agression dont son outil est l'objet, mais il ne la ressentirait pas comme une menace et ne s'y opposerait pas de la même manière. Il réagirait en spectateur au lieu de vivre vraiment la situation en tant qu'acteur.

En accélérant les battements du cœur, en mettant tous les sens en éveil, en sortant du sucre des réserves pour le mettre à la disposition des muscles, l'adrénaline rend l'agression terrestrement «palpable» pour l'esprit et elle lui prépare aussi un corps prêt à réagir et à se défendre.

Les états d'âme

Chaque fois que l'esprit se modifie, parce qu'il ressent les multiples situations de la vie et y réagit, l'irradiation du sang est transformée en conséquence. Ces modifications ne se manifestent pas par un changement de groupe sanguin ou d'autres caractéristiques permanentes du sang, mais par des changements très subtils de sa composition. Aussi fins qu'ils soient, ils peuvent néanmoins être ressentis : ce sont nos «états d'âme», c'est-à-dire nos différents «états d'esprit».

Lorsque la paix et la sérénité nous envahissent, c'est-à-dire lorsque notre esprit est serein, notre sang irradie de la même manière et nous agissons avec calme. Notre entourage peut également ressentir l'état qui est le nôtre parce que ce dernier se remarque aussi de l'extérieur, même lorsque nous ne le traduisons pas encore en paroles ou en actes.

Nous gardons cet état de calme jusqu'à ce que, confronté à un nouvel événement, l'esprit choisisse de réagir différemment et modifie par là les irradiations sanguines. Ces nouvelles irradiations seront peut-être celles de la colère ou de l'insatisfaction mais, quelles qu'elles soient, elles dureront jusqu'à ce que l'état d'âme se modifie à nouveau.

Il arrive que, par manque de vigilance de notre part, ce changement d'irradiations se fasse sans que nous n'en prenions vraiment conscience. Nous nous demandons alors soudain pourquoi nous nous sentons troublés, alors que nous étions si calmes auparavant. Ce n'est qu'en remontant le fil des événements que nous pourrions retrouver l'incident qui nous a perturbés et a provoqué ce changement d'état d'âme et d'irradiations.

Une fois que la modification des irradiations s'est effectuée, elle colore toute la perception de l'esprit. Si quelqu'un est mécontent, son sang irradie le mécontentement. S'il ne fait rien pour modifier cet état d'âme, s'il abandonne et ne fait pas d'efforts pour se reprendre, il conservera son impression de mécontentement et son sang continuera d'irradier de cette façon. Cette personne sera mécontente de tout parce que telle est la manière dont son sang irradie. Les choses les plus bénignes l'irritent, même celles qui, peu de temps auparavant, la laissaient parfaitement indifférente ou même lui faisaient plaisir. Elle n'est satisfaite de rien, car son esprit baigne dans le mécontentement entretenu par ses irradiations sanguines.

La vision de cet esprit est alors colorée par l'irradiation de son sang : il ne ressent et ne voit donc la réalité qu'à travers les «lunettes» du mécontentement et non telle qu'elle est. Lorsque des émotions violentes et négatives agitent l'âme, des actes mauvais, irréfléchis et injustifiés peuvent être commis sans que la personne en question puisse se rendre compte de leur portée : la colère et la haine l'ont rendue aveugle.

A l'inverse, quelqu'un dont les irradiations sont positives, prend tout de façon constructive : c'est son attitude qui lui fait aborder et ressentir la vie de cette manière. Il supportera beaucoup mieux l'adversité et les problèmes. Il ira peut-être même jusqu'à les considérer comme une stimulation et un défi l'incitant à se dépasser lui-même.

La maîtrise de soi, de ses états d'âme et de ses humeurs n'est donc pas un vain mot puisque, en nous laissant aller, nous produisons une irradiation sanguine dans laquelle nous devons continuer à baigner.

La liberté de l'esprit

L'ambiance que nous renvoient nos irradiations apparaît comme contraignante pour l'esprit, mais elle ne l'est pas. A tout moment, l'esprit conserve son libre arbitre et peut décider de modifier son état d'âme. Les irradiations sanguines sont certes une réalité avec laquelle il faut compter, mais elles ne font que colorer la perception de l'esprit et le pousser à ressentir et à réagir d'une certaine manière. Il n'est cependant pas obligé d'agir ainsi puisque, par définition, le libre arbitre demeure libre en toute circonstance, ce qui lui permet de prendre une décision non influencée.

C'est ainsi que, lorsque quelqu'un est rempli de haine, il lui semble que la haine est la seule réaction possible et justifiée dans la situation à laquelle il est confronté. Mais en réalité, c'est lui qui a décidé de voir les choses avec haine et qui a produit l'irradiation sanguine correspondante. Il ne tient donc qu'à lui d'abandonner la haine pour retrouver une vision non troublée de la réalité.

Cela implique évidemment un effort de sa part. Il devra surmonter le climat qu'il vient de créer et, conscient de son erreur, le modifier.

Nous savons que nos états d'âme ont des répercussions au niveau du sang. De nombreuses expressions de notre langage en témoignent : une personne qui a des soucis se fait «du mauvais sang» et, si elle est très inquiète, elle se fait «un sang d'encre». Lorsque nous sommes saisis d'effroi, notre sang «se glace». Si nous sommes piqués au vif, notre sang ne fait qu'un tour, il s'embrase, s'enflamme et même bouillonne. Les très fortes colères mettent le sang en ébullition. Le sang n'est plus du sang mais devient du «sang de navet» lorsqu'on a perdu courage. Par contre, nous nous faisons du «bon sang» si nous entreprenons des choses qui nous font plaisir.

Le sang n'a plus sa composition et son irradiation normales lorsqu'une personne «se fait un sang d'encre» ou que son sang «se met à bouillir». Les conséquences négatives qui en résultent toucheront l'esprit, comme on l'a déjà dit, mais elles finiront aussi par toucher le corps.

Que certains de nos organes tombent malades à cause du «mauvais sang» que nous nous faisons et de nos états d'âme ne devrait donc pas nous surprendre. L'influence qu'une émotion forte peut avoir sur le fonctionnement organique est bien connue. La peur des examens, par exemple, donne des sueurs, des diarrhées ou l'envie constante d'uriner. Si déjà une émotion limitée dans le temps déclenche des effets aussi manifestes, quels sont donc les effets des pensées de haine, de colère ou de mécontentement entretenues pendant des années, voire pendant toute une vie ?

Il est vrai que le processus inverse peut aussi se présenter : un organe malade modifie la composition du sang, et les irradiations troublées qui en résultent auront une influence sur la perception de l'esprit. L'esprit, à cause du corps malade, ressentira les choses avec tristesse, irritabilité ou peur, parce que telle est la coloration des impressions que lui renvoie son sang vicié. On peut d'ailleurs constater que quelqu'un change lorsqu'il tombe malade et qu'il retrouve sa manière d'être habituelle après la guérison.

L'influence des maladies sur les irradiations du sang n'est toutefois pas assez forte pour que l'esprit en devienne l'esclave. Là encore, il conserve son libre arbitre. S'il en a la volonté, il peut modifier ses irradiations sanguines en changeant intérieurement. Cela lui coûtera cependant un gros effort, un effort à renouveler constamment et qui pourrait être facilité si l'esprit bénéficiait aussi d'une aide extérieure susceptible de modifier l'irradiation du sang.

Quant aux moyens d'agir physiquement sur la composition sanguine, nous allons les étudier dans le chapitre suivant.

Chapitre 7 : Comment modifier les irradiations du sang ?

De nos jours, la thérapeutique consiste avant tout à prendre des médicaments. C'est la raison pour laquelle la plupart des gens pensent certainement qu'il en va de même pour modifier les irradiations du sang. Tel n'est cependant pas le cas. L'auteur du Message du Graal, qui a révélé l'existence et le rôle des irradiations du sang, donne également des indications sur la manière dont celles-ci peuvent être modifiées.

«... Lorsqu'un esprit est trop faible pour opérer une telle modification ou qu'il s'en trouve empêché par un quelconque événement extérieur, comme par exemple un accident ou une maladie corporelle, le médecin pourra bientôt intervenir efficacement grâce à son savoir !

Et il reconnaîtra avec étonnement tout ce qui - pour l'homme de la Terre - dépend de la bonne composition de son sang. Il ne faut cependant pas établir un système rigide, dans ce domaine, car le processus est absolument différent pour chaque être humain. On n'a jusqu'à présent découvert que les différences les plus apparentes. Dans ce domaine, il existe encore d'innombrables distinctions subtiles, inconnues jusqu'à ce jour et qui ont des conséquences et des effets déterminants.

... Cependant ce n'est point par des piqûres qu'une modification durable peut s'opérer dans ces cas, mais, d'une façon naturelle, par une alimentation appropriée laquelle, durant un court laps de temps, sera différente pour chaque individu ; mais toujours sans restrictions unilatérales.» (tome 3, conférence 14)

Le rôle fondamental de l'alimentation

L'injection de substances nutritives ou médicamenteuses influence l'irradiation du sang, mais cette influence est de courte durée. Pour obtenir un effet durable, il faut agir sur le processus même de formation du sang, qui est en grande partie déterminé par l'alimentation. Les aliments fournissent à notre corps les substances nutritives qui seront utilisées pour l'élaboration du sang, ainsi que les substances nécessaires au fonctionnement des organes concernés par cette élaboration, tels que la rate, la moelle osseuse et le foie. La manière dont nous nous alimentons n'est donc pas sans importance. On ne devrait pas seulement se soucier de son alimentation pour des raisons d'esthétique, de gourmandise, de nutrition, etc. mais aussi pour l'action qu'elle exerce sur les irradiations du sang. Cela revient donc à savoir comment agir sur l'irradiation du sang à l'aide de l'alimentation pour donner une bonne base à l'esprit et favoriser son évolution.

La tentation est évidemment grande de se demander quels sont les aliments les plus favorables à l'évolution spirituelle et, au contraire, quels sont ceux à éviter pour ne pas l'entraver. Certaines personnes ont prétendu que les fruits avaient une influence positive sur l'esprit, et d'autres qu'il fallait éviter la viande. Cependant, l'approche qui consiste à sélectionner des aliments particuliers est fautive, car elle est trop unilatérale. Sur terre, toutes sortes d'aliments sont consommés : des aliments courants tels que les fruits, les légumes, les céréales, les œufs, les produits laitiers et la viande, ainsi que des aliments moins courants tels que les mollusques, les insectes ou les algues.

Alimentation du terroir

Chaque région du globe terrestre possède sa propre gamme d'aliments, mais ces aliments ne représentent qu'une partie de ceux qu'offre la nature. Si seuls certains aliments étaient

«spirituels», il faudrait qu'ils soient disponibles dans toutes les régions du globe pour qu'aucun peuple ne soit désavantagé. Mais des aliments universels - à part le lait maternel pour les nourrissons - n'existent pas. Ceux que l'on pourrait croire universels ne le sont pas vraiment, puisque la composition des aliments varie beaucoup d'une région à l'autre en fonction du climat, de l'ensoleillement, de la nature du sol et des eaux, etc. Leur teneur en vitamines et en sels minéraux est donc très différente, et leur action sur la composition et l'irradiation du sang l'est également.

Même si, dans chaque zone ou région, l'offre alimentaire est différente, chacune possède des aliments qui offrent tout l'éventail des composants nécessaires au sang. Il suffit dès lors à la population de chaque région de consommer les aliments de son terroir pour bénéficier de toutes les possibilités d'irradiations du sang. Aucun peuple ne sera défavorisé, et il n'y aura aucune carence dans la composition de base de son sang, pour autant que l'on ne se trouve pas dans une situation de pénurie alimentaire par suite de la sécheresse ou de tout autre bouleversement climatique ou géologique.

L'offre alimentaire d'une région donnée forme un tout et doit être considérée comme tel. La suppression unilatérale d'un ou de plusieurs aliments nuit à une bonne composition du sang. Il n'y a donc pas d'aliment miracle pour évoluer spirituellement, mais un ensemble d'aliments divers qui, à eux tous, concourent à la formation d'un «bon» sang. Il ne faut en effet jamais perdre de vue la notion d'ensemble !

Il est vrai que l'irradiation du sang d'un peuple présentera toujours des caractéristiques qui diffèrent de celles des autres peuples, étant donné que les aliments qui servent à former le sang proviennent d'un autre sol et sont en partie différents. Ces variations ne sont pas un mal, mais une nécessité et un avantage car, de même que chaque tempérament a besoin d'une nourriture un peu différente, de même chaque peuple, en fonction de ses caractéristiques, a besoin d'aliments distincts.

Même en présence d'une offre alimentaire similaire de la nature, deux peuples voisins ayant des caractéristiques dissemblables ne feront pas exactement entrer dans leur régime les mêmes aliments, ni dans les mêmes proportions.

Par exemple, dans les pays européens de la zone tempérée, l'offre alimentaire est très semblable. Cependant, la consommation de viande est beaucoup plus forte dans certains pays. Ici, la viande sera mangée telle quelle, alors qu'ailleurs elle sera consommée surtout sous forme de charcuterie. D'autre part, dans un pays donné, on consommera surtout du veau et dans un autre du porc, alors que dans un troisième on donnera la préférence au mouton. Des études ont même montré que les frontières culinaires correspondaient aux barrières linguistiques. Non pas que l'alimentation forme la langue, mais la langue forme le genre, et les genres différents ont besoin d'irradiations sanguines différentes, ce qui explique qu'ils choisissent des aliments différents.

De nos jours, il est plus difficile de s'en rendre compte qu'autrefois parce qu'on a tendance à uniformiser la manière de s'alimenter. Malheureusement, l'uniformisation de la nourriture - comme le savent les conquérants - uniformise aussi les hommes. Les peuples perdent alors peu à peu les caractéristiques qui leur sont propres et qui font leur richesse.

La liaison entre les peuples et les aliments produits par le sol de leur pays est très étroite, puisque le corps physique est construit à partir des matériaux issus du sol où il est né.

Lorsqu'un Européen va habiter en Afrique, les aliments qu'il trouvera ne seront pas les mêmes que ceux de son terroir : ils sont différents et adaptés aux besoins de la population locale. Lorsqu'il les consomme, l'irradiation de son sang se rapproche de celle de cette population ; il est alors beaucoup plus facile pour lui, non seulement de supporter les conditions climatiques de ce lieu, mais aussi d'entrer en contact avec les indigènes, de vibrer à leur rythme et de les comprendre.

Toutefois, un corps d'Européen n'est pas fait pour la nourriture et pour le climat africains. Il s'épuisera et s'usera beaucoup plus vite que s'il était resté chez lui, au point que sa vie en sera écourtée. L'alimentation d'une personne habitant à l'étranger est donc soumise à un double impératif : d'une part, rester suffisamment proche de l'alimentation de son pays d'origine pour que son corps - qui en est issu - reçoive ce qui lui est destiné et, d'autre part, se rapprocher suffisamment de la nourriture locale pour faciliter le contact et l'acclimatation avec la région d'adoption.

Les besoins alimentaires différents d'un peuple à l'autre se manifestent aussi par le manque d'attrance de ces peuples pour des aliments particuliers ne faisant pas partie de leur alimentation habituelle. Les produits laitiers, par exemple, forment la base de l'alimentation de nombreux peuples, alors que d'autres pensent qu'il est dégradant et contre nature de les consommer. La même remarque est valable pour la viande.

Par ailleurs, le thé est la boisson nationale de certains pays alors que, dans d'autres, on lui préfère le café.

Le vin est une boisson occidentale. Les autres peuples n'en consomment que très peu ou pas du tout. A tel endroit, il est relativement bien supporté, alors qu'ailleurs il est particulièrement mal toléré, physiquement et psychiquement.

Suivre les saisons

La variété alimentaire offerte par la nature dans les différentes régions du globe ne se fait donc pas au hasard, elle est exactement adaptée aux besoins des habitants de la région concernée. L'offre alimentaire est même adaptée aux nécessités particulières des différentes saisons. En voici quelques exemples types, lorsque les cycles naturels sont respectés.

La saison chaude offre les aliments les plus juteux : les fruits et les légumes, les besoins en liquide étant plus importants en été. Les légumes d'hiver, carottes, céleris, betteraves, sont des légumes «secs», qui correspondent à un besoin moins important en liquide à cette saison. La saison froide est celle qui demande le plus de carburant pour maintenir la température du corps. C'est aussi celle à laquelle les céréales deviennent disponibles ; elles sont riches en glucides qui pourront être brûlés par le corps pour lui fournir la chaleur nécessaire. Avec l'ensoleillement prolongé et la chaleur ambiante, la saison chaude, à l'opposé de l'hiver, est celle où l'on dort le moins et où l'on est le plus longtemps actif. L'usure tissulaire y est aussi plus grande et nécessitera des apports protéiques plus importants. Or, les protides sont justement fournis en abondance dès le printemps, saison où les poules se mettent à nouveau à pondre, et les vaches à mettre bas et à allaiter. L'offre en aliments riches en protéines comme les œufs, la viande et le lait est alors au plus haut, et elle diminuera à la saison froide.

Nous avons vu que la notion d'ensemble était capitale en alimentation et que tous les aliments offerts dans une région donnée étaient nécessaires à l'élaboration de l'irradiation sanguine.

Voyons maintenant ce qui se passe lorsque cette offre est modifiée, lorsqu'un ou plusieurs aliments sont volontairement supprimés du régime habituel.

Le jeûne et les diètes

Curieusement, la suppression de tous les aliments n'entraîne pas, à court terme, des conséquences trop négatives sur l'irradiation du sang. Comme nous l'avons vu à propos du jeûne, le corps puise dans ses tissus et dans ses réserves les matériaux nécessaires au maintien d'une irradiation sanguine normale. Bien entendu, cette possibilité n'existe que tant que des réserves sont présentes. Lorsque ce n'est plus le cas - ce qui peut prendre quelques jours ou quelques semaines suivant la personne - la composition normale du sang ne peut plus être maintenue. Des carences apparaissent, si bien que de graves troubles physiques et de profonds changements de conscience en résultent.

Si, au lieu d'un jeûne, on adopte une monodiète, c'est-à-dire une diète dans laquelle une seule sorte d'aliment est consommée, par exemple uniquement des pommes, du raisin ou des carottes, le corps a paradoxalement plus de peine à maintenir la composition normale de son sang que s'il ne recevait aucun aliment. Cela vient du fait que l'influence des différents aliments se complète et qu'ils se compensent entre eux. Par exemple, la présence d'aliments alcalins compense l'influence des aliments acides, l'influence d'aliments très sucrés sera contrebalancée par la présence d'aliments salés, etc.

Lorsqu'un seul aliment est consommé, son influence prédomine et marque fortement l'irradiation du sang. Pour compenser, l'organisme devra puiser dans ses propres tissus toutes les substances nécessaires. Ce travail est difficile à réaliser, car il ne s'agit pas seulement de puiser les substances nécessaires au rétablissement d'une composition normale du sang, mais de compenser aussi le déséquilibre causé par l'aliment consommé en excès. Si celui-ci possède des caractéristiques particulièrement marquées, la compensation se fera mal et un déséquilibre s'instaurera dans les irradiations. Des conséquences similaires ont également lieu si, à la place d'un aliment, un nombre restreint d'entre eux est utilisé, comme c'est le cas dans les nombreux régimes restrictifs existants. Les diètes restrictives, avec suppressions unilatérales, sont donc d'un maniement plus délicat que ne le sont les simples modifications de régime qui se réduisent à des augmentations ou à des réductions dans la quantité des aliments absorbés.

Un déséquilibre dans les irradiations sanguines se produit également lorsqu'un aliment régulièrement consommé est brusquement et définitivement supprimé de l'alimentation habituelle. Le problème pour le corps consiste à trouver le moyen de remplacer l'irradiation qu'apportait jusqu'alors cet aliment. Malheureusement, il n'est pas toujours possible de trouver un aliment - ou une combinaison d'aliments - susceptible de produire cette irradiation. Si l'on ne raisonne qu'en termes de chimie, on peut évidemment trouver une combinaison qui apportera toutes les vitamines, les protéines, graisses, etc. de l'aliment manquant. Mais la pratique montre que cette solution de rechange ne suffit pas. Les aliments sont plus que la somme de leurs constituants chimiques. Ils ont leur genre particulier et leur propre irradiation.

Végétarisme et irradiations du sang

Pour illustrer cela, de même que les différents éléments qui vont suivre, prenons l'exemple de la suppression de la viande dont on parle beaucoup de nos jours et dont les effets sont faciles à observer. L'intérêt nutritif de la viande réside avant tout dans l'apport de protéines, puisque la

viande est très pauvre en vitamines et en sels minéraux et que, de plus, elle est riche en toxines ! Chimiquement parlant, ces protéines peuvent être aisément apportées par celles des produits laitiers et des œufs. Cependant, le remplacement des protéines de la viande par celles d'autres aliments n'apporte pas au sang ce que pouvait lui donner la viande, avec l'irradiation qui lui est propre. Il est vrai que les toxines des chairs animales en font probablement aussi partie.

Dans le même ordre d'idée, les boissons utilisées dans les régimes amaigrissants, boissons qui apportent sous forme concentrée toutes les substances reconnues comme nécessaires à l'organisme, peuvent certes couvrir les besoins nutritionnels et favoriser la perte de poids, mais elles ne sont pas capables de produire les mêmes irradiations sanguines que ne le feraient des aliments véritables.

Bien que toutes les protéines, toutes les vitamines, tous les minéraux, etc. soient présents, il leur manque les «énergies» ou les «vibrations» du citron, des carottes, du fromage, etc. qui auraient été consommés normalement.

La manière dont notre instinct est capable de reconnaître les différentes qualités que possèdent les aliments est révélatrice à cet égard. Lorsque nous sommes fatigués et que nous avons besoin de sucre, nous ne mangeons pas n'importe quel aliment sucré. Certains d'entre nous choisiront des raisins secs, d'autres des dattes, et d'autres encore des pommes. Ces trois fruits peuvent satisfaire les besoins en sucre de notre corps, mais tous trois ne sont pas aussi bons pour rétablir les irradiations sanguines perturbées à ce moment-là. Notre instinct nous guidera par exemple vers les raisins secs plutôt que vers les dattes, si les irradiations apportées par les raisins conviennent mieux à notre sang que celles des dattes.

Notre instinct ne nous pousse pas seulement vers les aliments dont nous avons besoin, il nous protège aussi de ceux qui nous sont néfastes, en nous faisant éprouver de l'aversion ou du dégoût.

Les caractéristiques et les irradiations des aliments ne sont donc pas interchangeableables. La suppression de la viande entraîne à long terme un déséquilibre dans les irradiations du sang. D'après certaines observations faites depuis longtemps, l'effet principal de cette suppression n'est pas physique, mais psychique. L'esprit a tendance à se détacher de la matière, à être moins bien ancré ici-bas et à se distancer des choses matérielles. Cet état dure tant que la viande est supprimée, mais se modifie à nouveau progressivement dès qu'elle est réintroduite.

Ce qui vient d'être dit n'est valable que pour quelqu'un qui supprime la viande, alors qu'il en mangeait jusque-là régulièrement. Il en va différemment pour les peuplades végétariennes depuis des siècles : leur corps physique a pris l'habitude de fonctionner sans viande. L'irradiation de leur sang est tout à fait normale, mais produite à partir d'autres aliments. Il y manque, certes, la «coloration» que la viande aurait pu lui donner, et cela a des conséquences sur l'esprit. Mais, comme nous l'avons dit, ces conséquences ne sont pas là sans raison et sans relation avec les caractéristiques et le tempérament du peuple en question.

La vitesse avec laquelle on change de régime a aussi son importance. Un changement lent et progressif est mieux supporté et compensé que des modifications brusques et définitives. Ces dernières ont, certes, une influence bénéfique sur l'organisme et sur l'esprit qui doivent réagir à la nouvelle situation, mais leurs bienfaits ne durent pas. A la longue, des carences apparaissent, avec les inconvénients que cela comporte.

En un temps aussi court qu'une génération, le passage d'une alimentation carnée à une alimentation végétarienne - qui, en soi, est souhaitable - n'est pas possible sans entraîner de dommages. Il faudrait que les changements se fassent très progressivement sur plusieurs générations pour que, par adaptation et transmission héréditaire, les corps physiques soient de plus en plus à même de produire une bonne irradiation sanguine sans avoir besoin de viande.

En raison de sa constitution de matière dense, le corps physique ne s'habitue que beaucoup plus lentement aux changements que ne le font les corps subtils ou l'esprit. Toutefois, il peut s'habituer à tout si on lui en donne le temps. L'histoire nous apprend que, par peur de mourir empoisonnés, certains rois avaient habitué leur organisme à des poisons en en absorbant régulièrement de très petites doses, qu'ils augmentaient peu à peu, mais extrêmement lentement, si bien qu'ils devenaient finalement capables de supporter des doses de poison supérieures à celles qui sont habituellement mortelles.

Il en va de même pour les cigarettes. Les premières cigarettes rendent généralement malade tout nouveau fumeur ; il tousse, souffre de maux de tête et de nausées, mais en persévérant, il arrive à «supporter» 20 ou 30 cigarettes par jour.

Le corps s'habitue à tout, mais il faut lui en laisser le temps. Cela est vrai dans les deux sens, que l'on ajoute ou que l'on supprime quelque chose. Toute suppression brusque, même celle d'un poison comme le tabac, est néfaste, car elle déséquilibre l'ensemble de l'organisme, qui n'est plus à même de maintenir une irradiation sanguine normale.

Les troubles et les tourments physiques et psychiques par lesquels passent les alcooliques ou les drogués en cure de désintoxication témoignent de l'ampleur de ces déséquilibres.

Si supprimer subitement et définitivement la viande ou tout autre aliment jugé néfaste pour une raison ou une autre – comme cela se fait beaucoup de nos jours où fleurissent de multiples régimes spéciaux – n'entraîne pas de perturbations aussi spectaculaires ou aussi violentes que le sevrage des personnes dépendantes d'une drogue, les déséquilibres n'en sont pas moins importants, tout subtils et peu apparents qu'ils soient.

D'ardents défenseurs de l'alimentation végétarienne aiment à citer le fait que des lions perdirent leur agressivité lorsqu'on supprima la viande rouge de leur alimentation et qu'on leur donna en majeure partie des légumes et de céréales, auxquels n'étaient ajoutées que de petites quantités de viande blanche.

Ces cas sont intéressants, car ils illustrent parfaitement ce qui a été dit sur les irradiations sanguines.

Malgré le maintien d'une ration très réduite de viande blanche, la suppression totale de viande rouge modifie fortement l'irradiation du sang des lions, si bien qu'ils ne peuvent plus agir de manière habituelle, c'est-à-dire avec une certaine agressivité envers l'homme. Ils deviennent calmes et pacifiques. Dans la même situation, les chiens de chasse deviennent eux aussi moins combatifs et moins chasseurs. Cependant, la suppression totale de la viande n'accroît pas ces caractéristiques. Au contraire, les chiens redeviennent agressifs et se remettent à chasser pour retrouver ... la viande dont leur corps a besoin pour maintenir une irradiation du sang normale !

Chaque aliment auquel l'organisme est habitué, et qui lui est offert par la nature dans la zone où il vit, est bénéfique et doit faire partie du régime habituel, dans des proportions et à une fréquence à déterminer. La nature, et par conséquent le Créateur de la nature, nous offre toute une gamme d'aliments pour nous nourrir.

L'homme ne peut que faire une erreur lorsqu'il en bannit certains parce qu'ils ne correspondent pas à la représentation personnelle qu'il se fait d'un aliment idéal.

Ne pas dénaturer les aliments

Si les aliments que nous offre la nature doivent être utilisés dans l'alimentation, encore faut-il - et c'est là un point capital - qu'ils soient tels que la nature nous les donne. Nous contenter de dire, par exemple, que les carottes sont bonnes pour la santé, est trompeur, car nous croyons trop facilement que n'importe quelle carotte aura un effet bénéfique. Or, le terme unique de carotte peut désigner des réalités très différentes. L'analyse de la composition d'une carotte cultivée industriellement, avec engrais chimiques et pulvérisations d'insecticides ou autres agents de protection, ne présente que peu de ressemblance avec celle d'une carotte cultivée en respectant la terre, avec compost, engrais organiques, fertilisants naturels et couverture naturelle du sol.

Les résultats d'une étude effectuée pendant 12 ans pour déterminer la différence de composition entre des légumes fertilisés organiquement et des légumes fertilisés chimiquement ont révélé que les légumes cultivés biologiquement contenaient en plus 18% de protéines et de potassium, 28% de vitamine C, 10% de calcium, 13% de phosphore et 77% de fer.

Les effets que ces deux genres de légumes produiront sur l'irradiation du sang seront très différents. Ce qui vient d'être dit est également vrai pour les produits issus de l'élevage : viande, lait, œufs. Lorsque les animaux d'élevage, les vaches, les poules, etc. sont nourris naturellement et peuvent s'ébattre à l'air libre et au soleil, leur chair, leur lait et leurs œufs ont une autre composition - et un autre goût - que lorsque ces mêmes animaux sont élevés en milieu clos ou semi-clos et nourris avec des aliments spéciaux destinés à leur faire prendre rapidement du poids. Par exemple, les acides gras insaturés (oméga 3, 6 ...) sont 33 fois plus élevés dans les graisses de bovins élevés naturellement que dans celles des vaches d'élevage intensif !

Mais le mode de culture et d'élevage n'est pas seul responsable de la qualité ou du manque de qualité des aliments. Nous dénaturons nos aliments de multiples façons, soit en leur enlevant une partie de leurs composants, soit en leur ajoutant des substances qu'ils ne contiennent pas normalement.

Dans la dénaturation par soustraction, les aliments sont privés d'une partie de leurs protéines, de leurs minéraux ou de leurs vitamines, non dans le but d'augmenter leur qualité, mais afin d'obtenir un produit qui soit plus rentable à la production, se conserve mieux et ait un aspect plus attrayant, donc plus facile à vendre. Les trois aliments les plus touchés par ces mesures sont les céréales, les huiles et le sucre.

Les céréales contiennent une richesse extraordinaire de nutriments dans la partie la plus superficielle de leur graine sous forme d'oligo-éléments, de minéraux, de vitamines, de protéines, d'enzymes, etc. Malheureusement, c'est cette couche superficielle qui est éliminée

lors du tamisage pour obtenir une farine blanche qui se conserve très longtemps et qui donnera au pain, aux pâtes, aux biscuits et aux gâteaux une couleur plus attrayante. On mesure facilement l'ampleur des différences d'influence que produit sur l'irradiation du sang une farine intégrale par rapport à une farine blanche lorsque l'on sait qu'une farine complète possède 3 fois plus de vitamine B1, 6 fois plus de magnésium, 13 fois plus de fer et 33 fois plus de potassium.

Lorsque les huiles alimentaires sont pressées à froid, elles conservent toutes leurs précieuses substances nutritives. Pressées à chaud et à l'aide de solvants, puis décantées, désacidifiées, décolorées et désodorisées, elles sont débarrassées de tout ce qui n'est pas de la graisse et perdent en particulier leurs oméga 3, 6 ..., dont les sources alimentaires sont rares et qui jouent un rôle capital au niveau du système immunitaire.

Les écarts entre la composition du sucre raffiné blanc et celle du sucre complet obtenu par simple évaporation de jus de canne à sucre ou de betterave sucrière sont énormes eux aussi. Le sucre complet contient des protéines et des vitamines, alors que le sucre blanc n'en a plus du tout ; de plus, il contient au minimum 5 fois plus de calcium, 30 fois plus de fer, 46 fois plus de phosphore, 100 fois plus de magnésium et 200 fois plus de potassium que le sucre raffiné.

Si l'absence de substances nutritives de ces aliments de base a déjà des conséquences importantes sur la santé du corps physique, combien plus désastreux seront les effets sur l'irradiation du sang et les possibilités de l'esprit ! Mais aux conséquences de cette dénaturation par soustraction s'ajoutent les méfaits par addition. Il existe des milliers d'additifs utilisés dans l'industrie alimentaire comme colorants, antioxydants, agents de conservation, émulsifiants, gélifiants, épaississants, agents anti-agglomérants, exhausteurs du goût, etc. Certains de ces additifs sont parfaitement anodins, comme le jus de betterave rouge pour colorer les yogourts à la fraise, mais d'autres sont des poisons ou des toxiques connus, utilisés à des doses considérées comme non nocives pour la santé du corps. Il faut aussi prendre en considération les produits utilisés pour traiter les cultures (insecticides, herbicides, anti-mousses, etc.) et les médicaments donnés aux animaux d'élevage, qui subsistent en partie dans les aliments que nous consommons.

Qui peut dire quelle sera l'influence de ces différentes substances sur l'irradiation du sang, non seulement séparément, mais aussi combinées entre elles ? Ces effets ne doivent certainement pas être bénéfiques puisque bon nombre de ces substances ne sont absolument pas prévues dans les cycles biologiques de l'alimentation, pas plus que ne le sont de très nombreux médicaments, somnifères, calmants, anti-douleurs, etc. consommés en grande quantité de nos jours.

Pour donner au corps les meilleures chances de produire un sang sain et irradiant de façon bénéfique, il faudrait, dans toute la mesure du possible, consommer des aliments cultivés biologiquement, non raffinés et exempts d'additifs. Manger une nourriture variée (mais produite dans notre région) et «biologique» est le meilleur moyen d'offrir à notre esprit toutes les irradiations sanguines de base dont il peut avoir besoin. Si cette règle est valable pour toutes les personnes en bonne santé, elle ne suffit pas pour les personnes atteintes de problèmes liés à l'irradiation du sang.

Quittons donc à présent le domaine de l'alimentation à long terme, pour entrer dans le domaine de la thérapeutique. Dans le Message du Graal, il est dit au sujet de ces traitements

particuliers qu'il ne faut pas établir de système rigide, car le processus est totalement différent pour chaque être humain.

Sans vouloir limiter le cadre des recherches à entreprendre, il serait souhaitable, vu le caractère rigoureusement individuel de chaque cas, d'examiner en premier lieu de quoi se compose l'alimentation de la personne concernée, en se posant les questions suivantes :

- De quoi est fait chaque repas de la journée ?
- Quels sont les aliments et les boissons consommés ?
- Dans quelles proportions chacun d'eux est-il pris par rapport aux autres ?
- Y a-t-il un équilibre entre eux ?
- Quels sont les aliments ou les genres d'aliments les plus fortement représentés ?
- Lesquels ne sont que peu ou jamais consommés ?
- Les aliments sont-ils raffinés ou complets, de culture biologique ou non, riches en additifs ou pas ?
- Proviennent-ils de la région ou sont-ils d'origine étrangère ?
- Les consomme-t-on plutôt crus que cuits ?
- Les repas sont-ils pris régulièrement ou sont-ils souvent sautés ?
- Quels aliments sont grignotés entre les repas ?
- et ainsi de suite.

A partir de ces données, on pourra faire des constatations qui orienteront le thérapeute sur les modifications à apporter à l'alimentation. Ces modifications devront être suffisantes pour changer les irradiations sanguines, mais pas exagérées afin d'éviter tout déséquilibre.

Il y a deux manières principales de modifier l'alimentation, soit en augmentant, soit en diminuant la quantité des aliments absorbés.

Dans le premier cas, on introduit dans l'alimentation l'aliment qui en est absent et on augmente la quantité de celui qui est peu consommé ; on accroît aussi la quantité de celui dont on veut faire spécialement bénéficier le sang. Cela peut se faire non seulement en augmentant les quantités de l'aliment concerné mais aussi en intensifiant la fréquence à laquelle il est consommé. Cet aliment entrera par exemple tous les jours dans la composition des repas au lieu d'une à deux fois par semaine.

A l'opposé, si un aliment occupe une place trop importante dans l'alimentation, on le réduit. Lorsque ses caractéristiques ne sont pas bénéfiques pour le sang, on les neutralise avec un aliment aux propriétés inverses ou on les atténue en diminuant les quantités consommées. Ces diminutions peuvent être fortes ou faibles, suivant les cas.

Les restrictions alimentaires peuvent porter sur un seul aliment ou sur plusieurs. Elles sont très efficaces si les troubles de la composition des irradiations sanguines proviennent de carences. En effet, en cas de carences, il faut particulièrement veiller à nourrir correctement la personne en rajoutant les aliments manquants.

Les possibilités de dérèglement des irradiations sont si nombreuses qu'il faut parfois supprimer plusieurs aliments en même temps et en augmenter d'autres, ou faire alterner des régimes contraires, afin de contrebalancer et d'équilibrer certaines irradiations. Aucune possibilité ne devrait être exclue a priori pour trouver le mode d'alimentation qui convient

dans chaque cas et pour l'adapter en fonction de l'évolution de la situation. Les «besoins» en irradiations sont en effet une donnée variable dans le temps et sont déterminés par l'état dans lequel se trouve l'esprit.

Les réglages alimentaires en thérapeutique ne sont pas aussi anodins qu'ils semblent l'être à première vue et ne devraient être entrepris que par des personnes compétentes. La connaissance de l'existence d'une clé pour agir sur les irradiations sanguines par le biais de l'alimentation a été révélée dans le Message du Graal. Il ne reste plus qu'à découvrir comment l'utiliser et la manier parfaitement en faisant des recherches dans ce domaine encore peu exploré.

Parallèlement à une réforme alimentaire faite avec mesure et bon sens, et compte tenu de l'importance primordiale qu'exercent des organes comme le foie et les reins sur la composition et la purification du sang, des cures de plantes médicinales à action hépatique et rénale peuvent aussi être faites pour contribuer à l'assainissement des irradiations sanguines.

De telles cures consistent à prendre régulièrement, avant les repas, une tisane ou une infusion de plantes «hépatiques» comme la dent-de-lion, le romarin, le radis noir, etc. ou des plantes «rénales» comme les queues de cerises, le solidago ou le bouleau. En aidant le sang à se débarrasser des déchets qui l'encombrent, ces plantes - qui peuvent aussi être prises sous forme de gouttes ou de comprimés - aident à retrouver une meilleure irradiation sanguine.

L'alimentation ne peut pas tout

Certaines personnes penseront peut-être que nous voulons changer l'être humain, et donc le monde, par le biais de l'alimentation. Tel n'est pourtant pas le cas. Notre but n'est pas de changer l'être humain mais de l'aider à se transformer lui-même. Pour rendre cette transformation possible et pour la faciliter, une action sur les irradiations du sang a son utilité. L'esprit certes peut modifier les irradiations du sang en transformant son état intérieur, mais se remettre soi-même en question et prendre une nouvelle orientation est beaucoup plus difficile lorsque les irradiations du sang sont défavorables, puisque l'esprit doit non seulement lutter contre ses propres défauts, mais aussi contre l'irradiation contraire de son sang.

En effet, l'irradiation du sang d'un esprit décidé à se transformer n'est pas encore modifiée et possède donc toutes les caractéristiques que l'esprit veut justement abandonner. Le changement des irradiations sanguines dans le sens voulu, grâce à l'alimentation, facilite les possibilités de changement de l'esprit, car les irradiations sanguines sont prêtes à en favoriser l'épanouissement.

La modification des irradiations sanguines est donc bien une aide au changement, mais pas simultanément le changement de l'esprit lui-même. D'ailleurs, celui-ci pourrait fort bien décider de ne pas se transformer, malgré le soutien que lui apporteraient les irradiations du sang. Dans ce cas, ces dernières favoriseraient le changement, mais celui-ci n'aurait pas lieu parce que l'esprit n'en tirerait pas profit.

Pour illustrer ce fait, prenons à titre d'exemple l'une des nombreuses recherches en nutrition effectuées dans les prisons américaines. Pour tester la valeur d'un rapport sur les repas carencés et dénaturés de l'Américain moyen, une nourriture riche en fruits et en légumes, en céréales et en pain complet, en produits laitiers et en compléments vitaminiques et minéraux fut servie aux prisonniers à la place de leur alimentation habituelle comportant beaucoup de

viande, de pain et de pâtes à la farine blanche, d'huile raffinée, de légumes sur-cuits, de limonades industrielles et de sucre blanc.

Après quelques semaines de ce nouveau régime, on constata que la plupart des prisonniers avaient perdu leur agressivité, qu'ils n'étaient plus aussi irritables, ni aussi bagarreurs et violents, mais beaucoup plus calmes, détendus, joyeux et équilibrés. Se sentant «bien mieux dans leur peau», les prisonniers demandèrent même que le nouveau régime devienne dorénavant leur mode d'alimentation habituel.

Il serait faux de déduire de ce compte rendu que les prisonniers ne commettraient plus de crimes s'ils étaient remis en liberté à ce stade de l'expérience ou s'ils poursuivaient leur nouveau mode d'alimentation. Il ne tiendrait en effet qu'à eux de décider de commettre un nouveau forfait. Cependant, et c'est là un point très important, les conditions dans lesquelles ils prendraient cette décision seraient tout autres. Au lieu d'être tenaillés par une agressivité latente ou un mal être et une agitation intérieure permanente, ils bénéficieraient d'un certain calme et d'une pondération intérieure et, ce qui n'est pas négligeable, d'une bien plus grande maîtrise de soi. Le nombre de délits serait probablement beaucoup moins élevé, car ces criminels écouterait beaucoup mieux la voix de leur conscience, et leurs bonnes résolutions seraient plus faciles à mettre à exécution. Les irradiations du sang contribueraient à soutenir leurs efforts au lieu de les entraver, elles iraient dans la même direction, plutôt que dans le sens contraire, elles leur donneraient de bien meilleures possibilités qu'auparavant de faire des choix judicieux et raisonnables. Dans ce sens, elles seraient une aide véritable pour les changements que l'esprit voudrait effectuer.

Des résultats tout aussi étonnants ont également été obtenus avec des écoliers. Leurs repas habituels de qualité médiocre (trop gras, surcuits, carencés) furent remplacés par un régime équilibré, riche en vitamines et en sels minéraux. Les constatations faites par les maîtres furent que les enfants étaient devenus plus faciles et plus alertes, et qu'ils apprenaient plus vite. Leur concentration et leur application étaient meilleures. Ils étaient plus gais, pleuraient et se battaient moins. Ceux qui avaient été difficiles ne l'étaient plus. Ils tombaient moins souvent malades et étaient donc moins souvent absents. Là encore, le changement apporté dans les irradiations sanguines est manifeste. Étant plus concentrés, plus alertes et se sentant mieux, les élèves travaillèrent plus efficacement et apprirent plus facilement. Aucun n'était devenu plus intelligent grâce à ce nouveau régime, mais chacun pouvait enfin déployer toutes ses capacités et toutes ses potentialités sans que celles-ci fussent entravées, diminuées ou bloquées par des irradiations sanguines non appropriées.

Pour celui qui cherche à évoluer spirituellement, de tels bienfaits sont également possibles s'il agit de manière constructive sur ses irradiations sanguines. « *Ce sera* », écrit l'auteur du Message du Graal, « *précisément l'un des plus grands secours de la médecine, l'un des plus décisifs pour l'humanité entière ; ses effets en seront tellement divers que, grâce à leur judicieuse utilisation, les peuples ne pourront que s'épanouir en un vouloir et en un savoir magnifiques puisqu'ils seront en état de déployer toute leur force qui, au lieu d'être utilisée pour la destruction, servira à la paix et renforcera dans la gratitude l'aspiration à la Lumière.* » (tome 3, conférence 14)

Postface

Avoir de bonnes irradiations sanguines à sa disposition revient pour l'esprit à posséder des capacités d'action intactes.

De bonnes irradiations offrent en effet une solide liaison entre l'esprit et le corps, elles renvoient un reflet non déformé de la réalité et donnent une puissante résonance aux expériences vécues par l'esprit, facilitant ainsi sa prise de conscience et son impact dans la vie.

En regard de la situation actuelle, cela peut déjà sembler énorme, mais c'est en réalité - et de loin - insuffisant pour que l'esprit évolue spirituellement, ce qu'il fait lorsqu'il agit avec amour, respect, justice, dignité, noblesse et beauté, car ce n'est que de cette façon qu'il s'affine et évolue afin de pouvoir remonter un jour dans son pays d'origine : le plan spirituel ou paradis.

Une bonne irradiation du sang est un précieux pont, un bon outil et un support valable pour l'esprit, mais rien de plus. C'est à l'esprit qu'il incombe de l'utiliser correctement.

Notice de l'auteur

Vous trouverez des informations sur l'œuvre *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal* de Abd-ru-shin sur le site www.messagedugraal.org

Bibliographie

Abd-ru-shin «**Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal**»,
Éditions Françaises du Graal, Paris

Jean du Chazaud «**Ces glandes qui nous gouvernent ou l'immense influence des glandes sur le comportement**», Éditions Équilibre Aujourd'hui, Fiers, 1990

Adelle Davis «**Les vitamines ont leurs secrets**», Éditions Tchou, Paris, 1977

Hertha Hafer «**La drogue cachée, les phosphates alimentaires. Causes de troubles du comportement, de difficultés scolaires et de délinquance juvénile**»,
Éditions du Madrier 1416 Pailly, Suisse, 2010

Dr. Michael Lesser «**La thérapie des vitamines et de l'alimentation pour retrouver son équilibre**», Éditions Terre Vivante, Paris, 1987

Marie Métrailler «**Poudre de sourire**», Éditions l'Age d'Homme, Lausanne, Suisse, 1980

Raymond Moody «**La vie après la vie**», Éditions Robert Laffont, Paris, 1977

Cari Pfeiffer et Pierre Gauthier «**Équilibre psychobiologique et oligo-aliments**»,
Éditions Équilibres Aujourd'hui, Fiers, 1988

A. G. Schauss «**Diet, Crime and Delinquency**», Parker House, Berkeley/California, 1983

Ian Stevenson «**Vingt cas suggérant le phénomène de réincarnation**», Éditions Sand, 1985